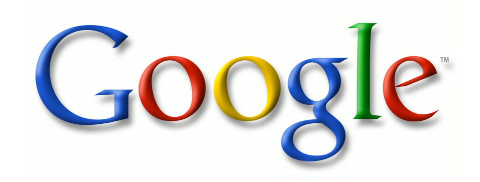
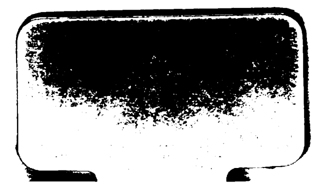





DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



# RECHERCHES

SUR

# L'ORIGINE DES NOMS DE NOMBRE

## JAPHÉTIQUES ET SÉMITIQUES

PAR

LOUIS BENLOEW,

PROFESSEUR À LA FACULTÉ DES LETTRES DE DIJON.

---

LU À L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE PARIS
(OCTOBRE 1857).

---

GIESSEN, 1861.

LIBRAIRIE DE J. RICKER.

À MONSIEUR

LE COMTE D'ESGRIGNY

HOMMAGE DE RESPECT ET DE RECONNAISSANCE.

## À Monsieur L. Benloew, professeur à la faculté des lettres de Dijon.

Vous me demandez, si dans mon opinion, votre travail sur les noms de nombre japhétiques et sémitiques doit être soumis aux savants allemands. D'abord votre bienveillance me paraît s'exagérer le mérite de mes efforts dans l'étude comparée des langues et, par conséquent, le prix de mon suffrage; ensuite, vos recherches personnelles, notamment l'ouvrage plein de sagacité, que vous avez consacré avec la collaboration de Mr. Henri Weil à l'accentuation latine, vous ont fait assez apprécier, pour vous donner le droit d'élever la voix devant des juges compétents. Mais, abstraction faite de ces deux considérations, j'estime qu'un écrit sur un des plus anciens mystères de la parole humaine, mérite la vive sympathie des maitres et des disciples, autant par l'importance du sujet, que par la manière judicieuse dont vous l'avez traité. Cette sympathie, je le crois, se manifestera surtout en Allemagne, soit que la critique vous approuve, soit qu'elle vous combatte; car la science dont il s'agit, laisse, particulièrement dans ses parties transcendantes, un champ bien large aux hypothèses, aux doutes, et dès-lors à la contradiction; je dis

plus, elle ne peut avancer que par l'audace et par la lutte. Vous tenez compte, du reste, des opinions les plus divergentes, avant de chercher à asseoir les vôtres, et vous êtes tout prêt à sacrifier ces dernières, si vous en rencontrez d'autres, qui vous sembleraient mieux établies. On ne peut pas demander davantage à ceux qui rivalisent d'ardeur dans la recherche de la vérité. Les questions d'ethnographie que vous avez touchées intéressent un plus large cercle de lecteurs; et la poursuite de ces problèmes peut vous conduire aux résultats les plus importants. Je vous souhaite bonne chance de ce côté, et je vous prie d'agréer l'assurance bien sincère de ma haute considération.

Dr. Lorenz Diefenbach [1]).

---

[1]) Mr. Lorenz Diefenbach est l'auteur bien connu des „Celtica", des „Origines Europaeae", du „Lexicon comparativum linguarum Indogermanicarum", du „Glossarium latino-germanicum mediae et infimae aetatis" etc.

# Préface.

C'est à l'aide des nombres que l'homme mesure l'espace et le temps, et qu'il règle sa propre existence. C'est dire qu'ils sont un des plus puissants leviers de civilisation, et qu'ils n'intéressent pas seulement le mathématicien, mais encore l'historien, le philosophe et le linguiste. Ils ont servi de base à des systèmes célèbres, comme celui de Pythagore; et le pouvoir mystérieux, que l'on attribuait à leur combinaison harmonique, a exercé une étonnante influence sur les institutions et les croyances des peuples. Des traces de cette influence, dont l'origine s'explique quelquefois par des notions astronomiques très imparfaites, comme l'étaient celles des Chaldéens, se rencontrent partout; mais l'exemple le plus frappant que nous en connaissions, sont peut-être les triades des Celtes. Les nombres figurent donc à coup sûr parmi les plus anciennes abstractions de l'esprit humain, mais comme toutes les abstractions ils se rattachent à un phénomène naturel : la numération

est évidemment partie des doigts de la main et du pied. C'est la raison pour laquelle presque tous les peuples connus ont adopté le système décimal — mais ce système ne règne pas à l'exclusion de tous les autres. Mr. Pott a prouvé dans un livre fort savant, qu'il existe chez quelques nations et chez beaucoup de tribus sauvages des systèmes quinaires et vigésimaux, ceux-là ayant pour seconde unité le nombre cinq, qui est le nombre des doigts d'une seule main; ceux-ci le nombre vingt, exprimant la somme des doigts des deux mains et des deux pieds réunis. Nulle part on n'a pu découvrir jusqu'à présent un quatrième système; et il est manifeste, que tous les trois n'en forment en réalité qu'un seul. Ainsi le système duodécimal, qui aurait offert certaines facilités au calcul, n'a pu s'implanter dans aucun pays, lors même que le système monétaire en vigueur, ou la division de l'année en douze mois, et plus tard en quatre semaines, semblaient en démontrer l'opportunité. Toutefois quelques idiomes, comme l'allemand et l'hébreu, ont conservé dans quelques uns de leurs noms de nombre les traces de la lutte engagée entre les deux systèmes.

Les chiffres, signes des nombres, ont été aussi l'objet des plus curieuses recherches. Ceux que les anciens Romains employaient, et qui étaient si peu commodes pour les usages de la vie, nous représentent l'imitation grossière des doigts de la main I, II, III = 1, 2, 3 doigts, V (cinq) figurant une main ouverte, et X deux V réunis par la racine. Les Grecs et les Hébreux eurent recours, pour les désigner, aux lettres de l'alphabet, et les chiffres dont

nous nous servons, nous autres modernes, doivent leur origine au même procédé, à l'aide duquel les hiéroglyphes furent transformées en caractères démotiques. Ces chiffres nous viennent de l'Inde, et on y a reconnu les lettres initiales, defigurées sans doute, des mots désignant les nombres en sanscrit, c. à d. que les formes de chiffres 1, 2, 3 etc. ont été expliquées par les anciennes formes de l'**ê** (êka voulant dire un), du **d** (dvi significant deux), du **t** (tri, trois) etc.

Mais les noms de nombre eux-mêmes ne sauraient être des mots tout-à-fait primitifs; et puisque l'homme n'est pas venu au monde avec des idées abstraites toutes faites, les mots un, deux, trois etc. ont dû signifier à l'origine autre chose que des abstractions algébriques. Ces noms ont dû être empruntés à des objets palpables, qui frappaient vivement les sens de nos premiers pères. Personne ne peut être surpris en apprenant que dans beaucoup d'idiomes, et entre autres dans les idiomes indo-européens, le mot qui veut dire la main, est a peu près le même que celui qui signifie 5; et personne ne s'étonnera, que d'autres langues aient adopté le même mot, pour désigner le doigt et le nom de nombre un. Mais les origines de tous les noms de nombre, même dans les langues les plus parfaites et les plus civilisées, ne sont pas aussi faciles à retrouver. Les tentatives entreprises dans ce sens, n'ont pas été couronnées de succès, soit qu'on ne les ait pas dirigées avec méthode, soit qu'elles n'aient pas été faites avec ensemble. J'ai pensé qu'il valait la peine de grouper les recherches éparpillées, isolées, de mes

devanciers, d'ajouter mes recherches aux leurs, et de chercher de faire jaillir dans la comparaison des systèmes de numération chez les Sémites et chez les peuples de race japhétique quelques lumières sur l'histoire des uns et des autres, et sur l'histoire de l'esprit humain en général. Je ne puis espérer avoir réussi en tout point; mais je serais heureux d'avoir contribué au moins à éclaircir une des parties les plus obscures et pourtant les plus importantes de la grammaire comparée.

# Table des matières.

# Première partie.

## Des noms de nombre dans les langues indo-européennes.

---

### Chap. I. Du nom de nombre un.

#### §. 1. Unus et scr. ûna.

Le nom de nombre un (ital. uno, port. hum) lat. ûnus semble au premier abord se rattacher directement au sanscrit ûna, qui signifie „moins". Or ûna paraît être une contraction de vana (cp. ukta pour vakta parlé etc.) et vana abrégé par aphérèse de avana. Ûna viendrait par conséquent de ava + na de, loin de. Pott compare entreautres scr. vi + nâ sans; les mots scandinaves : van pénurie, vanr vain, impuissant; l'ancien allemand wan, dont le sens est celui de l'anglais but, (p. e. : nieman wan ih : personne que moi) et même l'adj. sanscr. çûnja vide, dans lequel il voudrait voir un comparatif de çûna composé lui-même de sa = lat. cum et de ûna (mot à mot : avec peu de chose). Il rappelle ailleurs l'observation de G. de Humboldt, que l'arabe sifron, sihron (c. à d. : tout-à-fait vide) a donné naissance aux deux expressions : chiffre (c. à d. quelque chose d'insignifiant) et zéro; et celle de Bopp, qui fait

remarquer que l'on dit en sanscrit : ûnaviṇçati, ûnatriṇçat (c. à d. 19, 29) à peuprès comme on dit en latin un-de-viginti, duo-de-viginti. Mais ûna ne signifiant pas un en sanscrit, et ûnus ne signifiant jamais moins en latin, ce rapprochement n'est pas bien concluant; et, quoique l'idée de présenter l'unité comme une réduction extrême, qui elle-même peut s'évanouir dans le néant, flatte singulièrement l'esprit, quoique l'histoire des langues offre plus d'un exemple de termes qui désignent à la fois un sens positif et un sens négatif (ἔλπομαι espérer et craindre, ξυμφορά accident heureux et malheureux, aucun = lat. aliquis unus; jamais = lat. jam magis etc.), nous avons des raisons pour écarter cette première explication, si spécieuse qu' elle soit.

### §. 2. Unus, oinos, ains, êna, εἷς (p. ἕνς) et le pronom démonstratif i.

Le latin ûnus se lit encore oinos dans d'anciennes inscriptions. L'existence de cette forme est confirmée par le grec οἴνη, signifiant l'as au jeu des dés (cp. unio, οἰνίζω isoler) et par le gothique ains, aina, all. mod. ein (prononcez aïn), qui toutes ne semblent être autre chose que le pron. démonstratif sanscrit êna celui-ci. Ce pronom dépouillé de sa désinence (na) et du guna (a), se disait à l'origine i, et de cette forme il reste quelques traces en sanscrit (it, itas, iha etc.), en grec (l'i démonstratif dans τουτί etc. et ἵν cité par les grammairiens) : il s'est conservé tout entier dans le goth. is (ina imma etc.), et dans le latin is, ea, id. Ce pronom renforcé par guna et par une désinence, qui le déterminait davantage, pouvait aisément prendre la signification : celui-ci seul, et il le prit en effet dans le nom de nombre êka = a (guna) + i (rac. pronominale) + ka (peut-être le pronom interrogatif), qui veut dire un en sanscrit, et pareillement dans aêva pour êva, qui a le même sens en zend, mais qui

en sanscrit veut dire aussi, seulement. De aiva vient le grec *οἶος* seul (pour *οἰ-Fο*), où l'ê du zend et du sanscrit est remplacé comme dans bien d'autres cas par *οι* [1]), et probablement le feminin de *εἷς* : *ἴα* pour *ηFια* (cp. *πότνια* = scr. patnî). La forme plus usitée *μία* mérite un examen spécial.

Note. D'autres dérivés de êva sont : lat. aevum, goth. aiv éternité, c. à d. unité allongée scr. âjus âge, gr. *αἰέν* pour *αἰFέν*.

Enfin Benfey fait dériver d'une forme doublement composée êvana, mais dont l'existence n'est pas prouvée, le lithuanien wienas (un), et même le gr. *οἴνη* : et de êvas (en zend aêva); êvî, êvam le grec *εἷς* (p. *Fε(ν)ς*, *Fία*, *Fέν*.

## §. 3. As, *ἅς*, ana, ono, *μόνος*, *μίν*, *μία*.

Voici une troisième série de possibilités, qui se présente. A coté de *εἷς* se trouvent les formes doriennes *αἷς* et *ἅς*. Il est difficile de les rapprocher du latin as, assis malgré la similitude du sens, à moins que as lui-même ne soit pour ans. Car comment écarter entièrement *ὄνος*, qui signifie la même chose, et qui semble venir directement du pronom démonstr. ana sl. ono (lat. ille, celui-là)? Ana lui-même est composé de deux racines pronominales a et na [2]), et nous savons aujourd'hui très pertinemment, que cet a a servi à former le pronom de la 1re personne a-ham gr. *ἐ-γών*. La seconde partie de aham se trouve dans d'autres pronoms (vayam, yûyam, ayam) et notamment dans tvam = tu, qui présente dans les Védas encore la forme tu-ham [3]). Ham s'écrit aussi gha dans les Védas et n'est autre chose que le neutre d'un pronom ha (cp. goth. hir) celui-ci. A semble avoir exprimé à l'origine l'affir-

---

[1]) Pott, Récherches étymologiques I, p. 11.
[2]) Bopp, Grammaire Comparée p. 527—541.
[3]) Lassen Institut. ling. Pracrit. p. 465, 2.

mation pure et simple, et nous ne sommes nullement étonné de le voir employé partout comme guna et comme vriddhi (c. à d. guna renforcé). Car le guna ne fait que faire ressortir davantage une idée déjà énoncée et appeler l'attention sur la dernière modification que le mot vient de subir. Aussi, lorsque i et u désignent des idées primitives (aller et retentir), il n' y a pas de racine verbale „a“ dans la langue sanscrite; c'est tout au plus, si additionnée à elle-même cette lettre donne naissance à la préposition â (à, près de, jusqu'à). „A“ peut donc désigner la 1re personne aussi bien que la 3ème, exactement comme les Grecs et les Latins employaient hic et *οὗτος* en parlant d'eux-mêmes. Au moins nous paraît-il peu vraisemblable, que aham ait été abrégé de maham. L'aphérèse ne se serait pas produite avec une si étonnante uniformité dans tous les idiomes indo-européens à la fois. Évidemment le génie de la langue a voulu faire une distinction entre le moi, sujet agissant (aham) et le moi subissant l'influence d'une activité étrangère. Ce dernier fut désigné par la forme plus déterminée ma, que nous trouvons dans les cas obliques : mâm, mahyam, mama etc. Et chose singulière! comme si la langue voulait donner raison à la supposition que l'idée de l'unité pût se rattacher à celle du moi (*ὄνος*, *ἄς*, a-na, a-ham), elle nous présente une série de formes comme *μόνος* (pour *ὄνος*), *μέν* (p. *Fέν*) premièrement, mot dont la signification est mise hors de doute, par *δέ* deuxièmement, pour *δFέ*[1]), puis *μένω* rester c. à d. être le même, et enfin *μία* pour *ἴα*, *μάκελλα* p. *μιάκελλα*, pioche (qu'il faut rapprocher de *δίκελλα*, hoyau à deux pointes[2]). Il existe sans doute un petit nombre

---

[1]) En arménien : mi, min, mên, mû, autant de mots qui signifient : un.

[2]) Dernièrement on a expliqué autrement la signification de ces deux mots, en les décomposant comme il suit : *μάκ-ελλα*, *δίκ-ελλα*.

d'autres cas où μ paraît remplacer un v ou un *F* primitif comme dans μοχλός et *Fοχλεύς*, μόσχος et ὄσχος, βουθυλεύειν et μουθυλεύειν (farcir) peut-être même dans scr. vâri et lat. măre (?), dans μαλλός et lat. villus, μεῖραξ et εἴρην (cp. scr. vîra, lat. vir). Il faut bien, que la langue se soit fait illusion à elle-même dans ce cas spécial, puisqu' elle n'y confond pas m et digamma une fois et comme par hasard, mais dans toutes les formes, que nous venons d'énumérer.

En résumé nous écartons l'hypothèse qui fait venir les mots désignant l'unité d'une racine van, dont le sens serait reduire, faire disparaître. Le seul ûna tiré du sanscrit semble s'y rattacher directement. Les autres, qui dérivent de termes marquant la 3ème personne ou même la 1re, sont très probablement d'origine pronominale. Nous en trouvons une dernière preuve dans les mots scr. sa-krit une fois (√ kri faire), sanâ, sadâ toujours, et dans les mots latins : sim-plex (√plic), sem-per (per est ici postposition ou suffixe comme dans parum-per, nu-per), sem-el, sing-ulus formés à l'aide d'un autre pronom démonstratif, dont il existe encore quelques traces dans le vieux latin (sam = eam, sum = eum, sos = eos), et qui, lui aussi, a servi à designer l'idée de l'unité. Disons en terminant, que dans une langue tatare, le turc, bir, ben et bou, les trois mots qui signifient un, moi, celui-ci semblent avoir une origine commune [1]).

## Chap. II. Du nom de nombre deux.

C'est ici que se manifeste déjà cette conformité extrême entre toutes les langues indo-européennes dans la

[1]) D'après Leo Meyer εἷς, μία, ἕν viendraient tous les trois du scr. sama (semblable). Il a défendu cette étymologie à plusieurs reprises (Kuhn, Zeitschrift V, p. 164 et ailleurs). Mais Mr. Bopp ne l'a pas adoptée (Gramm. comp. II, 58).

désignation des noms de nombre. Ainsi lat. duo, gr. δύο et δύω, pers. du, osset. duch, goth. tva, all. zwei, livonien diwi, lith. du et dwi. Dvi est aussi la forme adoptée par l'idiome le plus ancien, le sanscrit. La forme ombrienne d'après Müller (Étrusq. I, 52) serait tufa.

§. 1. Dvi, dur, δυς, δις, bis, vi, tvis.

Il est évident, que de ce nom de nombre vient le préfixe inséparable dus ou dur en sanscr., δυς en grec, tus en goth. L'idée de la dualité s'y est transformée en celle d'affaiblissement, d'hostilité, de négation, p. e. scr. dur-manas = δυς-μενής, pers. dush-men mal pensant, ennemi. Dus ne saurait être envisagé comme un mot différent de dvis deux fois, lat. bis pour δϜις. La transition est visible dans dif-ficilis, où dis a tout-à-fait la valeur du gr. δυς. Comparez aussi dir-imere, dir-hibere etc. D'après Pott le préfixe latin ve dans vecors, vesanus pourrait être assimilée au préf. sanscr. vi, qui dans un grand nombre de cas ne lui semble être qu' une forme mutilée de dvi. Il cite entreautres goth. vi-thra, anc. all. wi-dar contre (séparation envisagée comme opposition); les mots livoniens : be-ausis (sans oreilles), be-diewis (sans Dieu, impie) etc. La forme sanscrite primitive reparaît dans les composés gothiques : tvis-standan (ἀποτάσσεσθαι), tvis-stasseis (διχοστασίαι), qui rappellent de leur coté : διστάζω, δίδυμος, δοιάζω etc. Enfin la préposition διά elle-même n'est très probablement qu' un accus. neutr. plur. de dvi, comme τρία est réellement l'accus. neutre de τρεῖς (cp. quia de qui, ἀλλά de ἄλλος). Ce qui vient à l'appui de cette étymologie ce sont les noms de nombre διακόσιοι et τριακόσιοι; on ne concevrait pas que διακόσιοι vint directement de δύο.

### §. 2. Racines et verbes, qui se rattachent à *δύο*, scr. dvi.

N'oublions pas, que Mr. Pott n'ose séparer du nom de nombre *δύο* les rac. scr. dâ et dô qui veulent dire détacher, diviser, et qu'on ne peut pas ne pas identifier avec *δαίειν*, *δαΐζειν* (secare, dividere), *δατέομαι*. On pourrait allonger cette liste : scr. dî (perdre), du et dû (souffrir, être tourmenté), dêv se lamenter, auxquels il faut joindre *δύη*, calamité, peut-être *ὀδύνη*, à moins que ce mot ne vienne de *ἔδω* (éol. *ἐδύνη* chagrin dévorant) et très certainement *δύω*, *δύνω*, puis *δέFω*, *δέFομαι* (manquer, avoir besoin), *δεῖ* (il faut), scr. du, dû (tourmenter, prier), gr. *δίνη*, et peut-être *δόναξ*, *δονέω*, *ἀδίν* etc.

### §. 3. Origine.

Mais quelques nombreux que soient les mots et les racines, qui appartiennent à la même famille que *δύο*, la question étymologique n'est pas vidée pour cela, l'idée de dualité n'offrant pas d'image, et n'ayant par conséquent aucun caractère primitif. Le mot dvi commence par une consonne double, dont il importe d'étudier l'origine. Dans vi nous croyons retrouver le préfixe inséparable, dont le sens intime est celui de l'éloignement, de l'enlèvement, et qui ainsi que vâ (lat. vel, ve), ava (de haut en bas), paraît appartenir à la racine vâ (souffler, emporter). Nous ne partageons pas l'avis de Mr. Benfey qui veut toujours voir dans vi une forme mutilée de dvi. Car vi n'indique pas toujours une séparation : il sert souvent à renforcer la signification du terme auquel il se joint, p. e. ji vaincre, viji vaincre complètement; çru entendre, viçruta célèbre. Le d initial de dvi ne saurait être non plus, ce qu'il est dans bien des cas, le reste d'une préposition ou d'un préfixe (ut, at etc.); il est évidemment la forme affaiblie du pronom démonstratif, dont le signe caractéristique est

d'ordinaire t. Cet affaiblissement a été signalé par Bopp[1]) dans *-δε*, *-δόν*, *δεῖνα*, dêmum = *τῆμος*, dênique etc., dans le pronom du Zend-Avesta dem, dim et par Benfey[2]) dans d'autres exemples encore. Dvi serait par conséquent : ceci loin; le duel dvau, dvî : ces-deux séparés l'un de l'autre, ou du sujet qui parle. Les formes primitives étant dva (cp. gr. *δύο*) et dvi, nous croyons que toutes les formes du duel de la déclinaison sanscrite et par conséquent de la déclinaison grecque peuvent s'expliquer par l'agglutination du nom de nombre dva, dvi, mutilé et transformé en va, au, u, i. Nous accorderons cependant que la langue, ayant perdu de bonne heure la conscience de cette formation, se soit contentée quelquefois, pour indiquer le duel, du simple allongement de la voyelle de pluriel. Ceci est vrai surtout des neutres dont le pluriel se termine en ni (pronom ana celui-là). D'ailleurs nous retrouvons le va du duel dans la conjugaison p. e. bôdhâ-vas, nous deux savons[3]) et dans la déclinaison des pronoms, la plus ancienne qui existe : â + vâm nous deux, yu + vâm vous deux. Âvâm a été remplacée plus tard par nau = na + va, et la désinence vâm a seule suffi pour désigner le duel de la 2ème personne. Cela prouve la rélation intime qui a existé de tout temps entre l'idée de la dualité et celle du toi. Dans le lithuanien judu vous deux, les deux éléments sont restés distincts. Judu forme au datif jum-dwiem au gén. jumù-dwieju etc. La 1re syllabe de yuvâm est identique à nos yeux à la racine yu, marquant jonction, et nous y rattachons pareillement le pronom relativ yas, yâ, yat. Que l'on com-

---

1) Gramm. Comparée p. 501.

2) Diction. des Racines grecques t. II, p. 231 etc.

3) A la 2ème et 3ème pers. du duel c'est le caractère démonstratif, répresenté par t, qui l'emporte.

pare sous ce rapport l'hébreu wa (et), qui ne paraît pas étranger à waw (clou, cheville). Yuvâm serait par conséquent réunion de deux c. à d. de deux toi.

En effet l'affinité la plus importante que nous ayons à signaler est celle qui existe entre le nom de nombre deux et le pronom de la seconde personne τύ, σύ, en scr. tu pour tva (la forme complète, mais nullement primitive est tvam, pour tu + ham, zend : tûm, éol. τούν, τύνη). En effet ce pronom est composé exactement comme dva ou dvi, du pronom démonstratif ou de sa lettre caractéristique t et de la particule va, dont le sens primitif marque la séparation, l'éloignement. Seulement à mesure que les notions allaient se différenciant, l'instinct de la langue a introduit une nuance dans le mot primitif. C'est l'idée démonstrative qui domine et doit dominer dans le pronom : on ajoute le regard, le geste à la parole, lorsqu'on s'adresse à son interlocuteur. — Aussi le t ne s'y est-t-il pas affaibli. L'idée de séparation, d'éloignement, qui est indispensable pour distinguer le toi du moi, l'est cependant moins que celle qui nous désigne la personne à laquelle nous voulons parler. C'est pourquoi la syllabe va a pu s'amincir et s'affaiblir (tu pour t + va). Le contraire précisément a dû arriver pour le nom de nombre, où l'idée de la séparation l'emporte sur le mouvement de la main qui désigne et qui montre. Ce qui confirme nos vues c'est qu'il existe un pronom scr. tva, qui veut dire l'autre, et qui forme comme la transition naturelle du pron. tu (toi) au nom de nombre dva deux[1]).

Nous avons vu que dans les idiomes japhétiques les pronoms et les particules démonstratives commencent volontiers par un t. Mais il n'en est pas de même dans les autres langues, sémitiques, tatares, africaines ou autres.

---

[1]) Bopp, Gramm. Sanscrite §. 254.

Remarquons en dernier lieu, qu'en chinois le pronom toi, et le nom de nombre deux sont marqués par le même mot : eul.

## Chap. III. Du nom de nombre trois.

### §. 1. Origines. Tri, tiras, taras.

Nous sortons évidemment du domaine des formes pronominales primitives; car dans τρεῖς, τρία, comme dans le sanscr. tṛî les deux dernieres lettres se rattachent directement à une racine verbale (ri aller), aucun pronom, ni même aucun préfixe ne commençant par un r. Il existe une racine tri passer outre, que Pott considère comme composée de ati au-delà, et ri aller, à laquelle notre nom de nombre ne saurait être tout-à-fait étranger. On en peut dire autant de ti-ras (recourbé), tî-ra rivage, de trans au-delà, qui est l'accus. neutre d'un participe, rappellant les versus, ter-minus (cp. τέρμα, τέρθρον) etc. Enfin on peut citer avec Pott : Ἀμφι - τρίτη (celle qui borne, entoure), τείρειν, terere, τρύειν, goth. thairh et d'autres encore. Mais l'étymologie de tri fournie par cet éminent linguiste est-elle bien juste ? Ce qui en fait douter, c'est l'existence d'un suffixe du comparatif -τερος, scr. tara, dans lequel se cache aussi très certainement la signification d'outrepasser. Nous savons par Mr. Bopp que ce suffixe ainsi que celui du superlatif -tama (lat. -timus, -simus) était jadis un mot indépendant, et que l'on disait : vadati tarâm il parle davantage, vadati tamâm il parle le plus, il parle beaucoup. Nous savons par Mr. Benfey, qu'il existe en zend un adv. tarô audessus, audelà, qui répondrait au scr. taras comme parô dans le même langue rappelle scr. paras gr. πάρος[1]). Mais nous ne croyons pas avec ce dernier que taras soit né de ata + ras, la forme ata n'existant pas

---

[1]) Il n'existe pas d'adv. taras en sanscrit. Le substantif taras signifie rapidité et vient de la √ tṛî passer outre.

en sanscrit. Nous voyons dans la 1re syllabe le pronom démonstratif, en sorte que taras soit : allant de cette manière, grandissant „comme cela“, le progrès étant indiqué par un geste de la main, comme il arrive encore aujourdhui aux enfans, lorsqu'ils veulent donner l'idée de la grandeur, de la hauteur, do la multitude (all. : so gehend, so grofs, so viel). C'est ainsi que nous expliquons gr. *ταῦς*, *ταΰς*, répondant au sanscr. ta*F*at : ayant poussé „comme cela“ c.àd. grand, cp. lat. tantus p. ta*F*ant, puis *τήμερον*, *τημελέω* soigner de telle manière c. à d. soigner beaucoup[1]).

Le sanscrit présente un grand nombre de mots composés avec un autre pronom, le pronom interrogatif (Pott I, 165), qui leur donne le sens de la faiblesse, de la méchanceté, de la petitesse p. e. kumâra combien mesurant? c. à d. petit enfant audessous de cinq ans, kuvâhula (chameau) c. à d. quelle taille ayant? kurava lat. corvus (corbeau), mot-à-mot : quel son, quelle voix ayant?

Le mot tarô étant ainsi expliqué, on comprend qu'il ait pu donner naissance au scr. tarâmi = lat. transgredior (partic. tîrita), au verbe tra, trai affranchir c. à d. éloigner le mal, l'obstacle, et au nom de nombre tri lui-même dont le sens serait : audelà, davantage, lat. transgressio (all. Ueberschreitung). On voit aisément pourquoi ce sens s'applique au chiffre trois

---

[1]) On comprend très bien, pourquoi dans de formes comme scr. adhas, adha-ras, adha-mas; lat. infra, infi-mus; supra, sup-mus les racines ri (aller) et mah (grandir) designent seules les dégrés de comparaison. Ces mots indiquant déjà naturellement les dimensions de l'espace, et la direction pour ainsi dire du regard, il est inutile de le diriger, de le fixer davantage, en ajoutant le pronom démonstratif ta. Adha-ra signifiant mot-à-mot en bas aller marque un mouvement se dirigeant de plus en plus vers la profondeur; sup-mus signifiant : en haut grand indique une hauteur extrême. Le suffixe *-ταρος* du superlatif grec n'est certainement que le pronom démonstratif redoublé.

plutôt qu'au chiffre **deux**. Pour parler, il fallait deux interlocuteurs; et même lorsqu'il y en avait davantage, celui qui adressait la parole à quelqu'un de la compagnie, s'isolait avec lui pour ainsi dire, de tous les autres, et se bornait à le destinguer de son moi, de sa propre personne. Pour deux hommes, qui parlent, un troisième qui ne prend pas part à la conversation, est celui qui est „audelà, plus loin", celui qui n'est pas présent, hors de la portée des yeux et le l'ouie.

### §. 2. Suffixes, expliquées par le nombre trois.

La vue, que nous venons d'exposer répand des lumières nouvelles sur l'origine d'une foule de suffixes, sur le sens desquels on était resté jusqu'à présent dans l'incertitude. Au premier rang nous mettons le suffixe **tṛi** ayant deux emplois: d'abord, celui du participe futur, lat. **-turus** c. à d. celui qui s'avance vers l'avenir, dépasse le moment présent — puis celui qui forme sans distinction de sexe les mots indiquant l'affinité, la parenté de personnes appartenant à la même famille, en sanscr.: **pi-tṛi** (père), **mâtṛi** (mère), **duhitṛi** (fille), **svas-ṛi** (soeur), pour **sva** + **strî** = **su** + **tṛi**, signifiant proprement: **procreata** c. à d. **femina**; **bhrâtṛi** (frère).

Ces mots qui sont généralement regardés comme figurant parmi les plus anciens de la langue, paraissent dans les idiômes indo-européens sous la forme de mots composés de deux, quelquefois même de trois éléments. Ceux, qui à l'origine des choses vivaient ensemble sous le même toit, ou la même tente, les membres de la même famille, n'employaient, lorsqu'ils se désignaient les uns les autres, que ces sons simples et primitifs, dont nous retrouvous encore aujourdhui les traces parmi les pronoms de nos langues. Ils n'eurent recours aux termes **père**, **mère**, **soeur**, **frère**, que lorsqu'il fallait parler de ses proches parents absents. Alors on imagina de nommer **père** celui, qui

était le maitre, √ pâ signifiant regner (cp. πόσις, δεσπότης, dii potes), donc : le chef au-delà, le chef absent = pi-tṛi, pour pa-tṛi; frère, le soutien au-delà ou absent, bhra (de la √ bhṛi = lat. ferre) + tṛi; soeur, la femme-parente absente : sva (lat. suus) + strî, femme, mot composé à son tour de su + tṛi.

La mère (mâtṛi) etait pour les premiers indo-européens „genitrix absens" de la √ mâ + tṛi, si Bopp a raison de donner à cette racine le sens qu'elle n'a ordinaire que lorsqu'elle est composée avec le préf. nis, nir c. à d. créer, former. Nous préférons laisser à mâ sa signification propre : mesurer, et nous traduisons : dispensatrix absens c. à d. celle qui distribue la nourriture.

La fille duhitṛi n'était autre chose que : mulctrix absens de la √ duh traire + tṛi. Enfin le neveu naptṛi : le dernier rejeton absent : de na pour nava (postérieur) + putra fils, composé lui-même de pu, paF + tṛi. Ces mots étant une fois trouvés, il va sans dire que l'idée de l'absence perdit toute valeur et resta sans application.

Nous n'hésitous plus maintenant à rattacher à l'adv. tarô, à la √ tṛî, et au nom de nombre tri les désinences suivantes :

-tra, qui forme des collectifs en sanscrit p. e. gôtra, troupeau de boeufs -τηρ, -τωρ, -τρον (l'instrument c. à d. la chose troisième); -τραινα, -τειρα, -τρια, -τηρίδ, -τήριο etc.; lat. : -tor, -tr-ix, -tra, -ter-no, même ter et tus (scr. -tas), terminaison d'adverbes indiquant à l'origine l'endroit, d'où part l'action p. e. coelitus, divinitus[1]).

Ces étymologies n'ont rien d'étrange pour celui, qui sait avec quelle facilité le langage primitif désigne par le même terme des idées qui se rattachent les unes aux autres seulement par quelque rapport éloigné, qui souvent nous

---

[1]) Pott, I, 91.

échappe aujourdhui, mais qui frappait vivement des esprits dominés entièrement par l'imagination. C'est ainsi que le suffixe du comparatif -ter (-τερος scr. -tara) a servi à former les pronoms possessifs : nos-ter, nos-trum, vester, vestrum) (cp. les adv. en -ter, -tus); de même que l'autre suffixe du comparatif : îyans, ιων, lat. ior, ios (cp. melios = melior), que l'on fait venir de la √ yâ aller, a formé le génitif des pronoms : is, hic, ille, u-ter, al-ter, ali-us, neu-ter. Ainsi : ill-îus, hu-ius, alter-îus, alî-jus etc., dont quelques-uns comme alter, uter, neuter sont composés eux-mêmes avec le suffixe ter, tra. Comparez aussi êka-tara (l'un des deux, gr. ἑκάτερος), et êka-tama un de plusieurs.

### §. 3. Origine de tisras, feminin de tri trois.

Le feminin tisras, zend. tisarô s'explique selon nous par une composition de tri avec strî femme, plur. striyas; ainsi tristras pour tristrijas. Le mot ayant sous cette forme l'air d'être allongé par le redoublement, le premier r tomba d'après les principes de la dissimilation, et le t de la seconde syllabe eut le même sort, probablement d'après les mêmes principes, et parcequ'on avait cessé de comprendre les éléments qui constituaient le composé. Même chose arriva pour svasṛi = svastri c. à d. sva + strî.

## Chap. IV. Le nom de nombre quatre.

### §. 1. Formes diverses du nom de nombre.

Le français quatre vient directement du lat. quatuor, et comme k et π permutent quelquefois (p. e. dans ἵππος éol. ἴκκος, lat. equus; dans πῶς et κῶς etc.), il faut reconnaître le même mot dans

l'osque petur (cp. petor-ritum voiture à quatre roues), le kymri pedwar, le bas-breton pevar (peder, pedyr), l'éol. πίσυρες. Et comme dans certains cas le q lat. est rendu en grec par τ p. e. : τίς = lat. quis, τε = que, ταώς = pavo et quelques autres, quatuor doit être considéré comme identique à la forme dorienne τέτορες, τέττορες, et aux formes attiques et ioniennes τέτταρες, τέσσαρες, τέσσερες. Le lithuanien keturi slav. tsheturi pers. tshehar (tshar) nous ramènent enfin au scr. tshatur. L'allemand vier est formé par ecthlipse du gothique fidvor, dont l'aspirée (f) rappelle les formes celtique et éol. pedwar, πίσυρες.

§. 2. Origine.

Nous avons déjà fait voir ailleurs que tshatur, peut être considéré comme un composé dont la première partie aura été retranchée par aphérèse. Le mot au grand complet serait alors êka (un) + tsha (et) + tur (trois). Tri signifiant trois, le composé tshatur serait : et un, trois, comme qui dirait en allemand pour vier : die und-eins-drei. La particule tsha, qui est une enclitique ne peut pas se rapporter au mot suivant (tur), mais seulement au mot qui précède (êka). L' ê étant tombé le premier, il a été suivi bientôt de la syllabe ka, qui formait une cacophonie avec la syllabe suivante tsha. Mais il est beaucoup plus probable, que la forme primitive de ce nom de nombre a été : êkatur, puis qu' ê étant tombé, katur est resté seul. Le k de katur aura fini par se ramollir en tsha, comme il en est arrivé pour des formes telles que tshit, tshana, et probablement aussi pour la conjonction tsha = lat. que. L'identité de tur et du nom de nombre tri (tra, tar) ne se prouve pas seulement par des permutations analogues, telles que pitṛi vocat. pitar, telles que les génitifs

dâtars, bhrâtars en usage dans le zend (nominat. dâtâ = δοτήρ, bhrâta = lat. frater) et dâtur, bhrâtur, génitifs des mêmes noms en sanscrit, auxquels on peut ajouter l'adjectif bhrâtur-yê pour bhrâtar-yê — mais encore par le féminin de tshatur : tshatasras, dans lequel reparaît évidemment tisras, féminin de tri ou trajas. La forme tasras, renfermée dans tshatasras est même plus ancienne que tisras, dont le premier a a été affaibli en i. Dans tisras, tisṛibhis, tisṛiṇâm se fait sentir une assimilation de voyelles semblable à celle, que nous rencontrons dans sinciput, cisium (de casa), scipio (de scapus). Mais dans tshatasras, le second a paraît avoir été protégé par celui de la première syllabe.

Ce qui semble prouver la justesse de notre étymologie jusqu'à l'évidence, c'est qu'à partir de cinq les noms de nombre ne destinguent plus le genre. Cette distinction est toute naturelle pour les numératifs un et deux, d'origine pronominale, et rappelant par leur forme et leur signification des pronoms de la 1re, 2ème et 3ème personnes. Dans tisras nous avons cru reconnaître un véritable composé; et nous en concluons qu'il a été difficile aux premiers Hindous de former un feminin à côté du masculin trajas. Quoiqu'il en soit, l'ancien allemand et l'ancien slave ont des formes particulières pour le masculin, le feminin et le neutre des trois premiers noms de nombre; dans trois et quatre le grec distingue encore le masculin et le neutre; cette distinction pour les Latins s'arrête au nombre trois. En admettant même que les numératifs un, deux, trois puissent être considérés comme répondant à la 1re, 2ème et 3ème personnes, on ne comprendrait pas, ni pourquoi le sanscrit eût voulu distinguer les trois genres après trois, ni pourquoi l'ayant fait pour le numératif quatre, il ne le fît pas pour les autres noms de nombre, comme font les langues sémitiques. L'étymologie

fournie par nous résout la difficulté. Le mot quatre contenant le mot trois devait en réproduire la déclinaison. Les autres langues ne se souvenant plus des éléments constitutifs de ces mots devaient bientôt cesser de les décliner aussi complètement, que l'avait fait le sanscrit.

On sait aussi, que l'aphérèse que nous avons constatée dans le mot tshatur fait des progrès dans le numératif ordinal. Car à côté de la forme tshaturtha le quatrième, il subsiste une autre plus rare, il est vrai, qui suit l'analogie de dvitîya le second, tritîya le troisième. C'est turîya. D'après ce que nous venons de dire et à ne regarder que les éléments, dont se compose turîya, ce dernier au fond est identique à tritîya, puisque tur = tri. Mais la langue n'avait plus aucune conscience de l'origine de ces formes; car les numératifs figurent à coup sûr parmi les premiers mots, qui au lieu d'être le calque d'images vivantes et bien senties, descendirent à cette valeur abstraite, où ils ne sont plus que les signes des idées.

Enfin il serait possible que dans tshatur il n'y eût pas d'aphérèse du tout, qu'il fallût suppléer êka, comme êka est sous-entendu dans les noms de nombre composés avec ûna p. e. ûnaviṇçati = 19, mot-à-mot moins vingt.

Note. Ceux qui s'opposent à ce qu'on reconnaisse le mot tri dans la seconde partie de tshatur, allèguent l'impossibilité d'identifier d'après les principes établis de la grammaire comparée, les groupes ri et var, mais ils onblient que le thême n'est pas tshatvâr, mais tshatur, et que la forme tshatvâras provient du vriddhi qui vient renforcer le thême dans les cas faibles[1]), comme il arrive dans dâtṛi, plur. dâtâras.

## Chap. V. Du nom de nombre cinq.

### §. 1. Formes diverses du numératif cinq.

Cinq, ital. cinque, lat. quinque, avec permutation du q et π (v. plus haut tshatur) gr. πέμπε, avec aspira-

[1]) Théorie de l'Accentuation latine p. 366 suiv.

tion en goth. fimf. Nous nous rapprochons de la forme primitive, en remplaçant le second π par un τ (v. le chap. précéd.) et en écrivant πέντε, forme vulgaire de la langue grecque, qui ne s'éloigne plus beaucoup du sanscrit pantshan dont il a repoussé le sh, comme le lithuanien en a repoussé le t en disant penki (cp. slav. pjatz, albanais : pèss etc.).

### §. 2. L'étymologie d'Agathon Benary.

Agathon Benary a été le premier à voir que dans la première syllabe de pantshan se cachait le mot pâni la main : dans la seconde il croyait retrouver la conjonction tsha, τε, lat. que à laquelle les anciens Indous auraient ajouté un n, entraînés par la fausse analogie de saptan et de navan. Les langues occidentales, qui généralement n'ont pas réussi à conserver aux formes primitives toute leur pureté, auraient été plus heurenses cette fois-ci, et πέντε, penki, quinque réproduiraient la véritable désinence du mot.

L'étymologie de Ag. Benary n'est plus sujette à aucun doute, depuis que nous connaissons davantage les systèmes de numération de tous les peuples, et depuis que nous avous reconnu la main dans le chiffre romain V, et deux mains dans X = χ. Ce n'est pas seulement à Celebes que le même mot (lima) signifie à la fois cinq et main. Il en est de même dans une foule d'idiomes américains, le guarani, l'omagua, le cochini. Les Comanches expriment encore aujourdhui le nombre 5 en élevant la main, le nombre 10 en élevant les deux mains, et les nombres supérieurs en frappant autant de fois les mains, qu'il y a de décimales. Cet usage explique pourquoi dans certaines langues américaines les nombres de six à dix expriment souvent une réduplication de un à cinq, ou pourquoi dans d'autres encore le système est simplement

quinaire. Les grecs eux-mêmes ne disaient-ils pas πεμπάζεσθαι, pour compter, comme qui dirait : cinquer?

§. 8. Rectification.

Mais si nous approuvons l'étymologie, fournie par Benary de la premiére syllabe, nous ne nous hâterons pas d'accuser la langue d'erreur pour avoir substitué faussement la forme tshan à la conjonction tsha. Cette conjonction en effet se trouve ici tout aussi déplacée, qu' elle est à sa place dans le nom de nombre quatre (c. à d. 1 + 3). Qui peut supposer que les premiers hommes au lieu de dire la main tout court, se soient avisés de dire : et la main? Or il existe en sanscrit deux suffixes tshit et tshana qui ajoutés au pronom interrogatif (ki) lui donnent un sens indéfini. Tshit lui-même n'est que le neutre pétrifié d'un ancien nominatif tshis, qui existe encore dans le zend et dans lequel il faut voir une forme ramollie de ki[1]). Kin-tshit, kin-tshana signifient par conséquent : quidam, quispiam, et de même qu' en latin c'est la première partie seule de ces mots qui se décline. Kadâ, augmenté du suffixe tshana a le sens de : quocunque tempore. On voit que tshit, tshana transforment les interrogatifs indous exactement comme que et cunque transforment les interrogatifs latins (quis-que, ubi-cunque). Dans le dialecte védique tshit se joint aussi à des substantifs p. e. vajas-tshit des oiseaux de vi = lat. avis, où tshit paraît avoir le sens de l'article partitif français. Nous croyons que tshana est agglutiné de la même façon à pâni, et que le sens du nom de nombre a été à l'origine : une main ou une main quelconque. De cette façon on évitait de confondre le numératif avec le substantif. Pantshan serait donc abrégé de pantshana.

---

[1]) Bopp, Gramm. Sanscrite p. 185.

# Chap. VI. Du nom de nombre six.

### §. 1. Formes diverses.

Ce numératif se dit sex en latin, ἕξ en grec (cp. super et ὑπερ, sus et ὗς etc.), saihs en gothique, szeszi en lithuanien, sei en basque, shash en sanscrit, csvas en zend, achsess dans l'idiome des Ossètes, enfin shesh en hébreu et setta en arabe.

### §. 2. Anciennes étymologies.

On a fait jusqu' à présent peu de tentatives pour expliquer l'origine de ce mot étrange, adopté d'après toutes les apparences par presque tous les peuples historiques du globe. Encore ces tentatives n'ont-elles pas été très-heureuses. Mr. Pott y voit un composé de sa (avec) + as (jeter) + as (désinence) dont le sens serait : coacervatio. Mr. Benfey le fait deriver de saksh (joindre, lier), dont la forme primitive aurait été hacsvas et par aphérèse csvas, en sorte que ἕξ serait pour ἕξυ etc. Le nombre six serait celui qui relie le premier doigt de la seconde main au cinquième de la première. Mais si les anciens Bactriens avaient voulu admettre l'aphérèse dans hacsvas, ils auraient voulu donner à ce mot une forme plus douce et plus aisée à prononcer. Or hacsvas est certainement beaucoup moins dur que csvas, et des deux expressions, ce n'est pas la seconde, mais la première qu' ils auraient préférée. En effet les Ossètes trouvèrent les deux consonnes initiales si difficiles à prononcer, qu'ils les ont fait précéder d'un a euphonique (cp. esprit, épée, = ital. spirito, spada etc.). Mais en supposant même que l'étymologie de Mr. Benfey ne fût pas trop hardie, qui voudrait croire, que les anciens Indous eussent repoussé le son saksh, familier à leurs lèvres et à leurs oreilles, pour dire shash en recourant à la plus étrange des assimilations, puisque ce numératif commence par un sh, et qu'il

n'y a guère que lui et ses dérivés où l'on trouve en sanscrit cette consonne initiale. Les remarques de Mr. Bopp conservent donc toute leur portée, et la forme primitive est bien certainement celle, que nous rencontrons dans le zend, précisément parcequ'elle est la moins douce de toutes.

§. 8. Etymologie nouvelle. Signification probable.

Nous faisons venir csvas de la rac. kshu ou kshur gr. *ξύω* (*ξυρόν*), *ξέω*, *ξαίνω*. Elle signifie couper. Suivie du suffixe as, qui forme des substantifs neutres en sanscrit (gr. -*ος* gen. *εος*, lat. us, gen. oris et eris) elle pouvait donner naissance au mot csvas coupe, coupon ou coupure. Il est évident qu'il y a eu assimilation en sanscrit; mais au lieu d'aller de la fin au commencement du mot, elle s'est répandue du commencement à la fin. Le sh initial a déteint sur l' s de la désinence et lorsqu'on voulait prononcer le mot rapidement, il était difficile qu'il en advint autrement. Mr. Bopp a deviné aussi, que dans les idiomes occidentaux il y a eu metathèse : sex, dit-il, étant xes retourné. Il faut se faire violence pour nier tout rapport entre sex et seco russ. s'eku l. du Nord saga scier, goth. sax couteau, Sax Saxon c. à d. homme armé d'un coutelas. Mr. Pott pense, que seco est composé d'un préfixe sa (avec) et de la racine çô, çi, couper. Nous ne comprenons pas le sens de la préposit. sa, qui marque réunion, dans un verbe dont le sens implique séparation violente. Oserons-nous dire toute notre pensée? Nous croyons reconnaitre dans seco, saga, l'ancienne racine kshu, kshi, *ξαίνω*. *Ξ* est composé de $\varkappa + \sigma$ : mais l'ordre des deux consonnes est souvent renversé. Ainsi les Éoliens disaient *σκένος* *σκίφος* p. *ξένος*, *ξίφος* et Mr. Pott lui-méme a placé *σκύλλειν*, spolium et d'autres encore parmi les dérivés de √ çô et √ çi. Seco serait dit pour *ξέω*, à moins

qu'on ne veuille y voir un redoublement mutilé : seco pour se(s)co, comme sisto p. stisto et sero = se + se + o, goth. saian semer[1]).

Le nombre six (mot à mot : segmentum) paraît donc avoir été appelé ainsi, parcequ' après avoir ouvert une main pour désigner le nombre cinq, on détachait en l'élevant, un doigt de la seconde main, en fermant les quatre autres. On peut citer à l'appui de cette explication le copte : oughis, cinq, mot-à-mot : moitié. Il y a une autre expression pour cinq dans cette langue : tiou qui descend peut-être de teba doigt, taat main (√ ta donner).

Il serait possible aussi que csvas signifiât : diminution. Car il y a un adj. kshîna petit, maigre, qui vient de √ kshi et un autre adj. kshôdra, ayant le même sens, qui vient de √ kshud. Cette racine n'est qu'une forme ultérieurement développée de kshu, et elle signifie : briser, triturer, manger. Csvas indiquerait alors le petit doigt de la seconde main. Dans l'île d'Cunalaska les Aleutiens se servent du même mot pour dire un et six (atooch) et ce mot veut dire doigt[2]). Notons enfin, que Auffrecht pense que la forme primitive de six a été xvax, tandis que Léo Meyer veut qu'elle ait été sveks, au moins en gr. et en lat. Mais ni l'un ni l'autre n'ont essayé d'en trouver l'étymologie.

---

[1]) Les exemples d'une consonne double placée au commencement de la racine et separée par une voyelle ne sont pas rares : s-um, s-u-mus (cp. scr. smas), *πινυτός* de √ *πνυ*, *πέλεθρον* = *-πλέθρον*, *βάραγχος* = *βράγχος* etc.

[2]) Pott, Systèmes de numération etc. p. 62.

## Chap. VII et VIII. Recherches sur les noms de nombre 7 et 8.

### A. Sept.

§. 1. Formes diverses. Etymologies anciennes, et étymologies nouvelles possibles.

Lat. septem, gr. ἑπτά (chez les Pythagoriciens σεπτά) pers. heft, sanscr. saptan, lith. septyni, osset. awd, arm. eotn, serb. iedam, russ. cemj, goth. sibun (sans t.).

L'origine de ce nom de nombre présente des difficultés sérieuses. Mr. Pott l'a expliquée par le préfixe sa et √ pat tomber, ainsi : coincidence. Cette étymologie, selon nous, ne présente aucun sens. Mr. Benfey fait venir saptan de la rac. sâp, composée elle-même de sa + âp (gr. ἅπτω, lat. ap-isci). Le sens du numératif alors serait : colligatio. Il est fâcheux que cette racine n'existe pas comme verbe et que l'on n'en connaisse plus que la forme : sansapta (Dhritarashtra 49). En aucun cas saptan ne pouvait signifier le nombre qui lie, qui unit comme le pense Mr. Benfey (II p. 356), mais plutôt celui, qui est lié, entouré. Cela rappellerait les mots latins saepe (fréquemment) sepire, saepes (enceinte, haie; mot-à-mot : conjunctio), que Mr. Pott rattache à sa + âp. Alors sept (sapta étant le partic. passif) nous apparaîtrait comme le nombre protégé, vénéré, sacré : explication qui pourrait être fortifiée par l'étymologie de tem-plum, τέμ–ενος (c. à d. res saepta, quoique τέμνω signifie couper) et peut-être aussi par cette circonstance, que dès les plus anciens temps on portait des anneaux au septième doigt. Ce doigt fut appelé δακτυλιώτης, δάκτυλος ὁ παράμεσος : chez bon nombre de peuples ἰατρός (le docteur), et le doigt sorcier chez les Celtes[1]).

---

[1]) Pott, syst. de numération p. 295.

On peut arriver au même résultat encore par une autre voie. On a identifié depuis longtemps la rac. sanscrite sêv et le gr. σέβω, σέβομαι vénérer. Or sêv est évidemment une forme secondaire allongée d'un ancien sav, qui n'existe plus dans la langue [1]). Sav est la racine su, renforcée par le guna. Su dans le zend se dit hu, et y signifie : adorer, chanter, d'où vient le gr. ὕμνος. Mais de sav directement semble dériver le nom d'un des livres sacrés des Indous, le Sâma-Vêda (Sâma pour Savma comme jama = ἡμέρα pour djavma de div resplendir). Or on sait, qu'une foule de racines indoues s'élargissent au moyen du p causal (ou factitif ou energétique); et on sait aussi que le nombre de ces verbes a été très considérable autrefois en sanscrit, en pracrit et surtout dans le magadhi, comme le prouvent encore les inscriptions d'Asoka [ce sont pârâp, rôpâp, hârâp etc. [2])]. Sav + p aurait formé sâp, exactement comme div + p a réellement donné naissance a la √ dîp. Saptan (pour sâptan) serait alors : ἀριθμὸς σεβαστός le nombre vénéré, le nombre auguste.

§. 2. Saptan et l'hébreu sheba'. Origines sémitiques.

Nous ne nous dissimulerons pas les objections que ces étymologies soulèvent. Les racines auxquelles on peut ramener saptan, ou n'existent plus dans la langue, ou ont été d'un usage très limité : et cependant les premiers hommes pour désigner les idées avaient recours généralement à des images familières, qui frappaient vivement les sens. Enfin il ne paraît nullement sûr que sept ait été le nombre sacré des Japhétides; ils n'ont pas connu la

---

[1]) Cette forme allongée remplace généralement les formes redoublées du parfait. Bopp, Gr. comparée p. 689.

[2]) Benfey I, p. XIV.

semaine, et n'ont attaché aucune importance au septième jour. Néanmoins saptan rappelle l'hébreu sheba', fem. shiba't d'une manière trop pressante pour que l'identité des deux mots paraisse pouvoir être mise en doute. Comme les Sémites et les Japhétides parlent des langues que jusqu'à présent on peut considérer comme radicalement différentes, il est probable que le terme en question n'appartient en propre qu'à l'une des deux races, et nous croyons pouvoir prouver, qu'il faut chercher l'origine du nombre sept probablement dans un idiome sémitique.

Un examen superficiel des différentes formes par lesquelles les langues ont désigné ce nombre n'est pas favorable à notre thèse. Saptan lat. septem gr. ἑπτά ont un t de plus que sheba', et comme saptan a toutes les qualités d'un mot indou bien organisé et bien conservé, l'impression première est, que la forme hebraïque présente un affaiblissement, une corruption de la forme primitive. Heurensement la forme gothique sibun est là pour arrêter un jugement téméraire. Il est peu probable qu'elle ait jamais renfermé de t; il s'en serait conservé quelque trace. Car le gothique qui fait quelquefois bon marché de la voyelle, qui se trouve dans la désinence, respecte en général comme tous les idiomes teutoniques, en les modifiant toutefois d'après les lois de sa propre phonologie, les consonnes primitives. D'ailleurs la forme sibun n'est pas aussi isolée que l'on pourrait croire. Les nombres ordinaux de sept et huit se disent en lithuanien septintas, asztuntas; mais aussi sekmas aszmas. Or sek-mas nous conduit à un radical sek, et puisque κ et π permutent fréquemment, ce radical peut être considéré comme identique à sep, seb, sheba'.

§. 3. Des numératifs ordinaux. Saptan n'est pas un numératif cardinal.

La désinence ma, mas dans sek-mas est un suffixe de superlatif; et c'est à l'aide de ce suffixe qu'une série

d'ordinaux ont été formés: pantshamas, ashṭamas, navamas, daçamas. Le suffixe complet -tamas se trouve dans prathamas (lat. primus), et dans vinçatitama, lat. vige-simus etc. le suffixe -στος, abrégé de -ιστος dans εἰκοστός, τριακοστός et dans les formes allemandes zwanzig-ste etc. Au suffixe -ιστος repond en sanscr. ishthas dont la dermière partie se reconnaît dans tshaturthas, shashthas etc. Les ordinaux grecs τέταρτος, πέμπτος, ἕκτος, ἔνατος ressemblent aussi à des superlatifs mutilés. Dans dvitîya (second), tritîya (troisième) et turîya (quatrième) nous ne pouvons méconnaître le suffixe de comparatif iyans, gr. ιων, lat. ios, ior : dans δεύτερος, ἕτερος, lat. alter, neu-ter etc. le suffixe du comparatif -taras.

Mr. Grimm n'a pas été bien loin de la vérité, en concluant de la forme des ordinaux pantshamas, navamas, daçamas, que les cardinaux pantshan, navan etc., n'en étaient que des formes écourtées. Toutefois n'oublions pas, qu'il ya des neutres en an en sanscrit. Mr. Benfey voit dans daçan un partic. prés. pétrifié de daç montrer, et il suppose que les autres nombres cardinaux auraient pris la même désinence an, en suivant l'analogie de daçan. Comme nous croyons que la forme primitive du numératif cinq en sanscr. est pantshana et non pas pantsha, ce serait pantshan et non pas daçan qui aurait donné la désinence an à d'autres noms de nombre. Mais quant aux numératifs latins septem, novem, decem, il paraît difficile de les expliquer autrement que par les ordinaux scr. navamas etc. S'il pouvait y avoir encore un doute à cet égard, l'examen des formes slaves le dissiperait. A coté du suffixe ma il y a, disions nous, le suffixe ta (tha) pour désigner le superlatif, lorsque, pour plus d'énergie, ils ne sont pas réunis comme dans les superlatifs ordinaires et dans pra-thamas etc. Eh bien, le t des ordinaux slaves s'est glissé dans les

cardinaux : pjat cinq (anc. pjati), shest six (anc. shestj), devjat neuf (anc. devjatj), desjat dix. Enfin dix se dit en lithuanien deszimt, forme évidemment écourtée de deszim-tas dixième. Quant à l' m des ordinaux, souvent la langue a oublié que cette lettre désignait un superlatif; c'est ce qui arriva pour sedmyi = scr. saptamas; osmyi = scr. ashṭamas. La preuve de cet oubli, nous la trouvons dans les numératifs cardinaux sedm = lat. septem, osm = lat. octo, à la place duquel on attendrait octom. La lettre caractéristique de l'ordinal a pénétré encore une fois dans le numératif cardinal.

Résultats. On voit qu'à l'époque où la langue forma les cardinaux et les ordinaux, la partie étymologique de sa grammaire n' était pas encore arrêtée. Elle employait tantôt les suffixes ta et tha, tantôt le suffixe ma, avant de les employer réunis pour désigner le superlatif. Son choix le plus souvent paraît avoir été déterminé par des considérations d'euphonie. Dans les numératifs indiquant un très petit nombre le comparatif paraît lui avoir suffi (dvitîya, tritîya); au nombre quatre elle hésite évidemment entre le comparatif et le superlatif [tshatur-tha, lat. quar-tus et tur-îya][1]. Dans le numératif shash le suffixe est tha, parcequ'il se joint plus facilement à sh que le suffixe ma qui aime à s'agglutiner à une voyelle (pantshama, saptama). C'est ainsi que tshatur avait donné aussi la preférence à la désinence tha, et pour notre part il nous paraît évident que l'ancien nom de nombre sept, suivant que l'on le pronon-

[1]) Il au sans dire que le premier est va superlatif, parcequ'il est considéré comme la tête d'une colonne plus ou moins considérable, ainsi : prathama, lat. primus. Quand il s'agit de deux personnes seulement, le comparatif l'emporte : lat. prior, scr. ka-tara, lequel des deux, tatara celui-ci des deux. En revanche katama lequel parmi un grand nombre, tsharama le dernier de plusieurs etc.

çait sab ou saba (sheba' en hebr. sibun en gothique), transformé en ordinal, pouvait se dire sabama (lith. sekmas) ou sapta, à cause de l'ancienne prédilection du t pour la labiale. Sapta à nos yeux est donc un ancien ordinal aussi bien que sekmas, et c'est peut-être parceque les deux formes coexistaient que l'on combinait les deux suffixes pour désigner ainsi l'ordinal définitif (saptama), en réservant la forme la plus coulante pour le nombre cardinal. C'est ainsi qu'à côté de pantshamas, les Védas nous présentent la forme pantshatas, exactement comme on rencontre dans le zend haptathô à côté du scr. saptamas. Mais nous pouvons fournir encore une preuve et des plus frappantes de la justesse de nos assertions.

## B. Le numératif cardinal huit.

### §. 1. Origine.

Les langues primitives s'efforcèrent d'arriver tant bien que mal à une certaine régularité de formes, et poussées par ce désir elles ne reculèrent pas même devant des confusions et des erreurs, comme lorsque le sanscrit forma du nombre ashṭau l'ordinal ashṭamas qui vient évidemment de ashṭan. Ce dernier est un mot de création récente, que la fausse analogie de navan, navamas; daçan, daçamas a fait naître.

Nous disons avec Mr. Bopp que la forme primitive est ashṭau, parcequ'elle se retrouve dans les langues affines (gr. ὀκτώ, lat. octŏ, goth. ahtau), et parceque l'ordinal y conserve le v : lat. octavus, gr. ὄγδοϝος, goth. ahtovi. La désinence au désigne un duel, et tout le monde devine la raison de cette désinence : huit c'est dix moins deux. C'est pourquoi Pott explique huit : deux monceaux, en faisant venir ashṭau de √ aksh entasser, dont il n'existe pas d'exemple et qu'il voudrait identifier avec √ as jeter. Mr. Benfey infère du substantif ança partie, une √ aç dont le sens serait diviser.

Cette racine est encore à trouver, et existât-elle, que la traduction de ashṭau : les deux divisés présenterait encore bien des difficultés. Les deux divisés ne sont pas la même chose que les deux parties ou les deux moitiés, et on ne peut admettre que les premiers hommes aient voulu désigner par-là deux fois quatre doigts, quand ils auraient pu désigner de la même manière, et plus naturellement, les deux mains et le chiffre dix.

A nos yeux ashṭau est le part. passé au duel de la rac. antsh, forme secondaire de aj se mouvoir, se courber, et son sens est : les deux (doigts ou pouces) recourbés. Car en comptant sur les doigts on semble avoir commencé par le pouce de le main gauche, et avoir terminé par celui de la main droite. Arrivé au chiffre huit, on les a probablement recourbés tous les deux. Il est curieux à constater, que la langue a choisi les rac. ak, aj, antsh pour désigner des mots signifiants : bras, doigt, membre p. e. anga membre et, comme adjectif, proche (gr. ἐγγύς), angada bras, anguri anguli doigt, angu main, angula et angushtha pouce[1]), enfin et surtout ashṭivat genou (c. à d. habens flexionem). On voit que le pouce est désigné par un composé de sthâ être debout, et de angu main. Par le participe passé de antsh au duel la langue a voulu donner à entendre, que les deux pouces n'étaient pas dans leurs position naturelle.

§. 2. Ashṭan et saptan. Fausse analogie.

Le sanscrit plus oublieux que les langues affines du duel renfermé dans ashṭau, créa l'ordinal ashṭamas, entraîné par l'analogie de navamas, daçamas; de là il conclut en arrière à un numératif cardinal ashṭan qui avait la forme d'un ordinal et d'un superlatif pétrifié (dés.

---

[1]) Benfey II, 17.

ta), que le nouveau suffixe ma était venu renforcer et et ranimer. C'est cette forme ashṭan qui mit fin aux fluctuations, que le nom de nombre sept avait eu à traverser. On hésitait entre sap (sak sek), saban formes du numératif cardinal et entre saptan, sabamas, sapmas (plutôt sakmas), formes du numératif ordinal. On se décida pour saptan qui devint numératif cardinal; car il paraissait formé exactement comme ashṭan. De saptan naquit alors l'ordinal saptamas, comme ashṭamas était né d'un numératif cardinal imaginaire ashṭan[1]).

C'est à peuprès le contraire qui arriva en lithuanien. Sept et huit s'y disent : sep-tyni, asz-tŭni. L'i est la désinence de la flexion. Exista-t-il à coté de sep-tyni une autre forme : sepi ou seki? On peut le croire; car le lithuanien possède encore l'ordinal sekmas, qui semble prouver que la langue avait reconnu dans le t du septyni le suffixe du superlatif. Mais entraînée par l'analogie de cette forme, elle crut reconnaître le même suffixe dans la désinence de asz-tŭni, qui en réalité marquait un ancien duel. Imbue de cette erreur, elle retrancha cette désinence, et forma l'ordinal asz-mas, exactement comme sek-mas. Ce qui prouve que les incertitudes de la langue ont été bien réelles, c'est l'existence des formes septintas, asz-tuntas à côté de sek-mas, asz-mas. Les premières paraissent avoir été envisagées, par l'instinct des Lithuaniens, comme des superlatifs renforcés. On voit que le génie de la langue a hésité surtout pour la désignation des numératifs sept et huit. Ne se rendant plus aucun compte du duel renfermé dans ashṭau, et ne reconnaissant aucune forme japhétique dans sab ou

---

[1]) Le latin obéit également à une fausse analogie, en formant septuaginta comme octoginta. La langue avait en vue un numératif ordinal septuus, dont son voisin ὄγδοος lat. octavus faisait naître l'idée.

saba, il les soumit tous les deux à une série d'experimentations[1]) et essaya de les assimiler aux autres noms de nombre, dont les formes étaient plus familières aux organes de la race, et plus transparentes pour son intelligence.

§. 3. **Anciens comparatifs et superlatifs, dans lesquels l'idée de la gradation s'est éteinte.**

Nous avons dit, que saptan est un ancien superlatif qui avait servi d'abord à désigner le numératif ordinal. Nous avons cité des exemples analogues empruntés au latin et au slave. Montrons que rien n'est plus fréquent dans les langues que l'oubli de la signification qui s'attachait primitivement à ces formes. Tont le monde connaît la préposit. anglaise from; elle se dit en goth. frum, et son sens est plus loin. C'est pourtant un ancien superlatif dérivé du scr. apa, lat. ab, comparatif (a) para, et enfin en ajoutant ma : (a)parama. Cp. gr. πρόμος lat. primus. De frum les Goths formèrent un superlatif nouveau frumists, comme les Latins un comparatif nouveau de primus : primores. Dans alter, neuter exter(us), infer(us), super et superus, dans dexter et sinister les Latins ne reconnurent plus des formes de comparatif, pas plus que les Grecs dans δεξιτερός et ἀριστερός. Dans minister (de minus) et magister (de magis) se cachent probablement deux comparatifs. Enfin les Allemands ne sentent plus les degrés de comparaison dans selber et selbst, dans sonst (autrefois), einst (jadis), et dans quelques formes que l'on rencontre encore dans la bouche du peuple : anderst p. anders (autrement), aberst p. aber (mais), nurst p. nur, ockerst p. ocker [tantum][2]).

---

[1]) Remarquez que le zend qui de hapta avait formé l'ordinal haptaṭhô, ne connaît de ashṭau que la forme récente astan et l'ordinal astĕma.

[2]) Grimm III, p. 669.

## Chap. IX. Du numératif neuf.

### §. 1. Formes diverses.

Lat. novem, gr. ἐννέϜα, scr. navan, goth. niun. Les langues slaves remplacent n par d : lithuanien dewyni, (borussien : newints = lat. nonus), russ. dewait etc. Nous trouvons un exemple analogue de cette rare permutation dans le livonien debbes (ciel) lith. debbesis (le nuage, lat. nubes, identiques au scr. nabhas air, ciel, serb. nebo, gr. νέφος, νεφέλη au haut allem. nëpal, lat. nebula. Le latin perdix (perdrix) est devenu pernice en italien. Mr. Pott fait remarquer[1]) avec justesse, que l'échange des lettres d et n entre elles a moins lieu d'étonner que la permutation pourtant plus fréquente de d et l dans dingua et lingua, odor et olere etc. En effet n est la nasale qui se rapproche le plus des dentales, qui souvent semble les appeler, et toujours tend à se combiner avec elles.

### §. 2. Origine.

Agath. Benary a signalé le premier la relation intime qui règne dans toutes les langues indo-européennes entre l'adj. neuf (ou nouveau), lat. novus, scr. nava, gr. νέος, all. neu et le numératif qui en français a exactement le même son. Mr. Pott a fait voir ensuite, que tous les deux venaient de l'ancienne préposition anu derrière, après, composée elle-même de an + ava (loin de) ana étant lui-même probablement composé de a (ici) et na (négation). Il a saisi pareillement le contraste que anu forme avec la préposition ἀντί, composé de an (celui-là lat. ille) et ti (ici, devant). Celui qui parle désigne par ἀντί le rapport qui l'unit aux objets, qu'il a sous ses yeux, et par

---

[1]) Pott I, p. 107.

anu le rapport dans lequel il se trouve avec les objets qui sont derrière lui. C'est ainsi que de anu vient anavas (l. posterior, extremus) et par aphérèse : navas, lat. novus, gr. *νέος, νέον, νῦν* même num et nunc (= num + ce). Le sens primitif de novus se reconnaît encore dans l'adv. novissime, dans novissima Libyae, dans novissimi milites, dans *νέατος*, qui dans Homère a toujours un sens local (p. e. *νείατα πείρατα γαίης, πόλις νεάτη Πύλου* etc.), dans *νεά*, lat. novale terre en jachère, et surtout dans les anciennes formes *νειόθεν* et *νειόθι* (p. e. *νειόθεν ἐκ κραδίης ἀνεστενάχιζε* il gémit pour ainsi dire dans les dernières profondeurs de son coeur; *δάκε νειόθι θυμόν, νειόθι λίμνης* au fond du lac. Novem n'est donc pas le nombre nouveau, comme on a traduit quelquefois, mais le nombre dernier parmi les unités. En levant les deux mains, et en prononçant le nombre dix, on entrait dans un nouvel ordre, celui des dixaines; et si les signes de nombre sont aussi anciens dans l'Inde que l'ensemble du système est ingénieux, on marquait cet ordre nouveau par un signe double (10).

### §. 3. Etymologie de *ἐννέα* et de *ἔνη καὶ νέα*.

Dans *ἐννέα* pour *ἐννέϜα* nous retrouvons la forme primitive anava que l'aphérèse n'a pas encore mutilée. *Ἐνενήκοντα* s'explique par *ἐνεϜονό-κοντα*. Dans *-νεϜονο* il est facile de reconnaître le latin nonus (cp. nonaginta), né lui-même de novonus. Enfin il faut rattacher selon nous à anu, anava, le gr. *ἔνη*, attique *ἕνη*, éol. *ἔννη*, le dernier jour du mois, pour *ἐνέϜα* c. à d. *ἡμέρα*, étymologie qui jette un jour nouveau sur la locution *ἐς αὔριον ἐς τ' ἔννηφιν*. Ce dernier jour était souvent sans doute le neuvième jour de la troisième décade du mois, mais nous sommes convaincu que dans *ἕνη* le sens primitif (le dernier, non celui de neuf) prédomine. C'était un jour sacré, considéré comme étant de fort heureux augure

[dies faustus et fastus][1]). Les magistrats d'Athènes y recevaient les sommes consignées avant le jugement pour les frais de procédure; une assemblée y avait lieu; on y payait les intérêts des capitaux empruntés : enfin c'était le jour de la conjonction de la lune et du soleil. Cette dernière circonstance suggéra à Mr. Benfey l'idée d'identifier *ἕνη* au scr. amâ, abrégé lui-même d' amâvasi, mot qui indique le moment où cette conjonction a lieu. Pour bien des raisons cette étymologie paraît invraisemblable; Mr. Benfey lui-même semble vouloir l'abandonner en présence de la forme secondaire *ἔννη*[2]) née de *ἐνεϜη*, *ἐνϜη*. *Μεταβάλλεσθαι ἐς αὔριον ἔς τ' ἔννηφιν*[3]) selon nous signifie: remettre aux calendes grecques[4]). Solon, qui comprit que le dernier jour d'un mois empiétait déjà sur la nouvelle lune (*νουμηνία*), ajouta le terme *νέα* à *ἕνη*. Ces mots *ἕνη καὶ νέα* indiquent par conséquent les derniers moments de la lune ancienne et les premiers de la nouvelle; en sorte que dans cette locution le même mot revient deux fois avec des formes légèrement modifiées, et avec un sens tout-à-fait opposé. Novus et *νέος* sont ce que les anciens appelaient *λέξεις μέσαι*, comme *ξυμφορά* (bonheur et malheur) *ἔλπομαι* (espérer et craindre) etc. Seulement dans *ἕνη καὶ νέα* on ne pouvait placer ainsi en regard deux formes du même mot avec des significations aussi différentes,

---

1) v. Odyss. XIV, v. 162.

2) Benfey II, 375.

3) Hesiod. Opp. v. 410.

4) L'esprit rude dans *ἕνη* s'explique par la suppression du digamma après le *νῦ*. On sait d'ailleurs, qu' en grec l'aspiration ne reste pas toujours attachée à la même syllabe du même mot p. e. *τρέφω*, fut. *θρέψω*. Souvent aussi elle est tout-à-fait anomale, comme dans *ἡμεῖς*, qui répond au scr. asmê (véd.) éol. *ἄμμες*. Enfin on n'ignore pas que le digamma et l'esprit rude permutent souvent dans le même mot p. e. lat. ulcus gr. *ἕλκος*; lith. wienas gr. *εἷς*, *ἑνός*; *ἕεδνον* et *ἕδνον* pour *Ϝέδνον* etc.

qu'autant que la parenté qui les unissait, n'etait plus comprise de personne.

## Chap. X. Du numératif dix.

Lat. decem, gr. δέκα, lith. dessimt, goth. taihun, sanscr. daçan, celt. dek ou deug. Ce numératif vient selon toute vraisemblance d'une racine daç montrer. Il est vrai, qu'il n' y a pas de verbe de ce sens en sanscrit, puisque daç y signifie mordre (δάκνω). Toutefois les grammairiens indous ne paraissent pas se tromper en donnant à daç les différentes significations de resplendir, voir, parler. Car il existe un substantif daça mèche de la lampe; et les langues affines présentent une série de mots ayant des significations analogues : δοκέω = lat. doceo, δάσκω, δάκτυλος. La racine signifiant réellement montrer en sanscrit est diç. Grimm y rattache avec la sagacité qu'on lui connaît les mots suivants : goth. teihan dire, annoncer, qui en ah. all. se transforme en zihan accuser, -zeigôn indiquer, zehe doigt c. à d. index ou indicateur, goth. taihun dix, en ah. all. zëhan. Tigus la dixaine, le nombre indicateur, ah. all. zic. L. du N. tiginn célèbre = lat. dignus c. à d. celui que l'on montre du doigt. Or d'après les règles de la grammaire comparée aucun doute ne saurait subsister sur l'identité de teihan, du lat. dicere et du gr. δείκειν, du lat. digitus et de l'all. zëha, enfin de decem, δέκα, taihun, de inzihan et de indicere etc. Quand nos premiers pères voulaient dire dix, ils levaient les deux mains, en montrant les dix doigts, comme font encore aujourdhui beaucoup de peuples sauvages de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie.

## Chap. XI. Les noms de nombre de 10—20.

En sanscrit, en allemand, en latin et dans les langues qui en dérivent, les mots qui expriment les numératifs de

10—20 sont des composés, dans lesquels on reconnaît la méthode synthétique des anciens idiomes. Êkadaçan (11), trajôdaçan (13), all. dreizehn, vierzehn (13, 14), fr. onze, douze, treize se forment, comme si l'on pouvait dire : un dix, deux dix, trois dix etc. En grec à partir du nombre treize c'est la marche analytique qui a prévalu : τρισκαίδεκα, τεσσαρεσκαίδεκα etc.

En lithuanien nous trouvons à la place du nombre dix l'expression lika, dans laquelle Bopp a voulu voir une déformation de δέκα, comme il a voulu la voir dans le lif des formes gothiques : ainlif, tvalif = eilf, zwölf c. à d. 11, 12. Mais les dwylika (12) wienolika (11), keturolika (14), se rendent dans le dialecte plus moderne des Livoniens par diw (2) + pa (sur) + zmit (10) = 12; ween (1) + pa (sur) + zmit (10) = 11, tshetr (4) + pa (sur) zmit (10) = 14 etc.; de même astŭnolika (18), par asztonpazmit, dewinolika, par dewinpazmit (19) etc. Qui voudra croire, que le nombre dix ait conservé sa forme primitive dans le language moderne des Livoniens (desmit en lith. dessimt), et qu'il l'ait perdue dans l'idiome plus ancien et plus pur? Lika vient donc bien réellement, comme Grimm l'a déjà vu, et comme Ruhig l'a fait voir dans sa Grammaire lithuanienne du verbe lik-ti (lat. linquo, re-liquus) rester, comme lif dans ain-lif, tvalif vient de lipan (gr. λείπειν = lat. linquo, liquo). Wienolika, dwylika etc. forment des substantifs féminins; ainlif, tvalif probablement des substantifs neutres. Le sens de ces mots est évidemment : un en plus, deux en plus (à savoir : de dix, qu'il faut suppléer). Ce qui achève de prouver la justesse de notre manière de voir, c'est le système de compter des Esthoniens, qui pour exprimer les numératifs de 10—20 mettent d'abord l'unité, puis le mot teist accusatif de teine l'autre, puis enfin kümmend, gen. de kümme dix. Ainsi üks (un) teist kümmend veut dire : un dans l'autre (c. à d. la

seconde) dixaine; kaks (2) + teist kümmend signifient deux dans la seconde dixaine etc. Mais kümmend étant généralement retranché uksteist, kaksteist répondent parfaitement à dwylika, trylika etc. et à ainlif, tvalif.

On a déjà fait la remarque que les expressions lithuaniennes et gothiques : dwylika, ainlif, tvalif forment un contraste avec les expressions sanscrites et latines : unavinçati, undeviginti, duodeviginti; et de même qu'on avait employé l'addition pour indiquer des nombres dépassant la dixaine précédente, on pouvait avoir recours à la soustraction pour indiquer des nombres restant quelque peu au dessous de la dixaine suivante.

Note. Dans le basque onze se dit amaica qui dérive de amar 10 et de ica situé sur la pente, escarpé, partic. d. igan monter (Mithrid. IV, p. 288). Des désignations analogues se rencontrent dans le Tagala parlé sur les Philippines (Humboldt, langue de Kawi III, p. 934) et chez les Ossètes, où phar-act, 9, signifie proprement 8 + 1[1]).

Reste à expliquer pourquoi, lorsque les Lithuaniens ont formé tous les noms de nombre entre 10 et 20 à l'aide de lika, les Goths ne se sont servis de lif que dans les deux noms de nombre onze et douze. Evidemment les peuples primitifs ont hésité quelquefois entre le système décimal et le système duodécimal. Arrivés au nombre dix, ils se trouvaient à court : il restait une ou deux unités, qu'on aurait voulu rattacher à la première série. Ce qui semble venir à l'appui de notre assertion, c'est que le grec lui-même forme les nombres 11 et 12 sans l'aide de la conjonction *καί*. *Ἕνδεκα* et *δώδεκα* (p. *δυόδεκα*) sont formés exactement comme êkadaçan et dvadaçan.

---

[1]) Pott, syst. de numération p. 75. Phar-act est proprement au-delà de huit. Le numératif un n'est pas exprimé. Voyez ce que nous avons dit plus haut sur tshatur.

## Chap. XII. Les dixaines de vingt à cent.

On sait que les noms de nombre lat. viginti, triginta, sexaginta, nonaginta etc. en gr. εἴκοσι (lacéd. βεί-κατι p. δϝείκατι), τριάκοντα, πεντήκοντα etc. en sanscrit vinçati, trinçat, tshatvârinçat, pantshâçat renferment tous le numératif dix mutilé et privé par l'aphérèse de sa première syllabe da, de. Il est vrai que cette aphérèse ne se rencontre ni en lithuanien, ni en gothique. Dans le premier de ces idiomes on dit dwidessimti pour 20, trydissemti pour 30; et dans l'ancien slave on disait cetyredesjats pour 40, pjatjdesjats pour 50; le gothique présente les composés tvanstiguns, thrinstiguns, fidvôrtiguns, fimftiguns etc., dont la seconde partie tigus plur. tiguns veut dire la décade, et est devenue -zig en allemand moderne (zwanzig 20, dreissig 30 etc.). A partir de 40 le lithuanien sépare les deux nombres; ainsi : ketúrios dessimtis = 40, penkios dessimtis = 50 etc. et le gothique remplace à partir de 70 tigus la décade, par têhund subst. neutre (mot-à-mot: δέκατον, de taihunda le dixième); ainsi sibuntêhund, ahtau-têhund, niun-têhund. Il est évident que les formes lithuaniennes et gothiques sont d'une origine rélativement récentes, comme Bopp l'a déjà judicieusement observé. Dans les formes primitives les composés grecs (τριάκοντα, πεντήκοντα, ὀγδοήκοντα etc.) et les composés latins (quinquaginta, septuaginta etc.) ont le pas sur le sanscrit, dont les formes sont bien plus mutilées, privées qu'elles sont de l' n retranché devant le t et souvent de la voyelle qui suit le t : vinçati, trinçat, tshatvârinçat, pantshâçat. A partir de 60 il n'est rien resté de l'ancien daçati que la syllabe ti : shashti 60, saptati 70, asîti 80, navati 90, mots dans lesquels Pott ne voudrait voir que de simples substantifs féminins en ti, répondant à la question : ka-ti lat. quot combien?

Cette explication ne serait admissible, que si toutes les dixaines, même celles qui précèdent shashti étaient formées de la même manière. Quelque violente que soit la mutilation que nous rencontrons dans ces mots, elle n'est cependant pas sans exemple dans les idiomes indo-européens, de l'aveu même de Mr. Pott, qui cite à côté de dz'essaty, (dixième) ordinal emprunté au dialecte des Serbes et Vendes, dwa-na-ty, signifiant douzième dans le même dialecte, dwa-na-sty et dwa-na-cty ayant le même sens en polonais et en tchèque. Dwanaty est composé de dwa deux, na sur, ty, sty, cty, formes mutilées de dz'essaty etc. Il ne faut pas oublier, qu'il est question ici de noms de nombre c. à d. de mots dont les éléments constitutifs étaient bien vite oubliés. La contraction a dû naturellement commencer à shashti, abrégé de shashçati, à cause de la cacophonie qu'aurait renfermée la forme complète; de là elle aura gagné les dixaines suivantes.

Les noms de nombres sanscrits en at et ti sont des substantifs féminins; les dixaines grecques et latines au contraire paraissent des neutres au pluriel, à la seule exception de viginti, *βείκατι*, peut-être formes pétrifiées d'un neutre au duel. Dans septuaginta, nonaginta *ἑβδομήκοντα*, *ὀγδοήκοντα* se fait sentir l'influence des ordinaux; dans quadringenti, quingenti, septingenti, octingenti probablement celle des distributifs (quadrini, quini, septeni etc.).

L'n dans les formes sanscrites vinçati, trinçat, tshatvârinçat pourrait bien être, comme Bopp l'a supposé déjà, l'n de la désinence mutilée (ti pour nti), qui dans l'intérêt de l'euphonie et du rhythme serait venu se placer à la fin de la première partie du composé. Toutefois n'oublions pas, que tshatvâri est au neutre, comme le sont *τρία* et *τέσσαρα* dans *τριάκοντα*, *τεσσαράκοντα*. Ne nous laissons pas troubler par la longueur de l'*α*; elle s'explique par la suppression d'une syllabe entière, la première de daçan ou de *δέκα*. Il est évident maintenant,

que trinçat est composé de trîni, neutre de trajas et de çat = daçat. La forme trinçat est donc régulière. Mais vinçati, tshatvârinçat semblent avoir adopté l'n par la fausse analogie de trinçat. C'est ainsi que tshatvârinçat semble avoir perdu l'i de la désinence à cause de l'étendue du mot, et que trinçat et pantshâçat ont été entraînés par cet exemple à retrancher le leur.

## Chap. XIII. Du nom de nombre cent.

Ce numératif est lui-même un dérivé de dix. Centum a été mutilé par l'aphérése; sa forme primitive est decentum, comme la forme primitive du scr. çata est daçata. Ils signifient proprement le dixième (suppléez : dix). Dans le gr. ἑκατόν (éol. ἔκοτον) il faut voir un composé de ἕν + κατόν p. δέκατον, à moins que l'e initial ne soit le reste du scr. êka (ἑκατον = êkaçata). Au reste nous rencontrons la même mutilation dans le persan ssad, l'ossèt. sadda, le lith. szimtas, le livonien szimts, le serbe cto. Le gothique seul dit taihund-têhund (dixième dixaine); mais dans les composés de cent cet idiome ne conserve de ces quatre syllabes qu'une seule : hund p. e. tvahunda deux cents etc. Hund dans la L. du N. se dit hundradh, mot-à-mot file, rangée de cent, et c'est de ce dernier que vient l'allemand : hundert. La langue gothique a aussi pour mille un mot composé avec dix, c'est thusundi, subst. fém. contracté probablement de tigus + hund, une décade de centaines. Mais les mots désignant le numératif mille différant presque dans toutes les langues indo-européennes nous en traiterons dans la troisième partie. En russe et en pol. cent se dit sto, comme en serbe. Sto est pour desjato avec aphérèse de la première syllabe et contraction de sjato en sto. Le russe tysjashtsha (pol. tysiąc) ne serait d'après Dobrowsky qu'une corruption du goth. thusundi.

## Deuxième partie.

### Des noms de nombre sémitiques[1]).

---

### Introduction.

S'il fallait nous en tenir à l'ancienne doctrine, d'après laquelle les racines sémitiques seraient composées de deux syllabes, il nous faudrait renoncer à l'espoir de retrouver l'origine des noms de nombre, dont se servaient les Sémites. Heureusement cette doctrine est abandonneé aujourd'hui par les savants les plus compétents de l'Allemagne; il est permis désormais non seulement de reconnaître des mots primitifs dans les centaines de monosyllabes, que nous offre une simple inspection d'un dictionnaire hébraïque, mais encore de ramener au monosyllabisme les polysyllabes beaucoup plus nombreux qu'il renferme. Seulement la méthode de réduction adoptée par les sémitistes n'étant pas la même, nous nous voyons dans la nécessité d'exposer brièvemeut la nôtre.

La lecture des Védas nous a révélé dans les derniers temps une foule de mots restés à l'état de racine, qui suivant qu'ils étaient accompagnés de suffixes nominaux ou verbaux pouvaient être tour-à-tour noms ou verbes. Tels sont : râ or et donner; vi oiseau, aller;

---

[1]) Dans la transsciption des caractères hébraïques nous désignons י par y; ע par a′, e′, i′, o′, ou′; ת par t; ט par ṭ; ח par hh; כ par c; ק par k; שׂ par s; ז par s′; ס par s″; צ par ts ou ζ; שׁ par sh. Nous nous bornons à marquer le son des voyelles, sans tenir compte de leur valeur prosodique.

çri bonheur, obtenir; dru bassin, couler; bhu terre, être etc. Ils nous laissent entrevoir le language primordial des Aryas, formé apparemment comme le chinois d'une série de monosyllabes, dont le sens était déterminé surtout par l'ordre fixe et immuable, dans lequel ils se succédaient. La langue des anciens Egyptiens nous fournit plus d'un exemple de phrases formées à l'aide de ces mots-racines, auxquels l'ordre seul dans lequel ils se suivent, donne un sens et une valeur précise. Dans cet idiome „mon hor“ signifient „le berger paît“ et hor mon „le pâtre surveille“, mon et hor étant à tour de rôle verbes et substantifs (mon pâtre, paître; hor surveiller, berger c. à d. surveillant). En était-il de même chez les Sémites? Pour notre part nous en sommes persuadé, et nous croyons trouver dans l'hébreu plus d'une trace de cet idiome monosyllabique, presque interjectionnel, qui dans les premiers jours a dû être celui de tous les hommes, de toutes les races. Tont le monde sait, qu'en hébreu c'est la troisième pers. sing. prét. qui est considerée comme la forme la plus simple, comme la racine du verbe; et l'on comprend fort bien, que les Sémites aient choisi cette personne, qui en effet n'a pas besoin d'être désignée ultérieurement par l'adjonction d'un suffixe. Or dans les verbes ע"ע, ע"ו, ע"י, qui selon nous — surtout ע"ו et ע"י — sont les plus anciens de la langue hébraïque, cette forme est toujours monosyllabique. De plus dans les verbes ע"ו et ע"י elle est identique à celle du participe, p. e. kâm il s'est levé, se levant; bân il a compris, comprenant; les infinitifs kôm et bôn n'en diffèrent que par une légère modification de la voyelle radicale. Or qui ne sait pas que les adjectifs sont d'anciens participes, et les substantifs d'anciens adjectifs[1])? En examinant des formes telles que râm (haut, et :

---

[1]) Accentuation des langues indo-européennes par Louis Benloew p. 103.

il est haut) tôb (bon, et : il est bon), ra' (méchant, il est méchant), rab (nombreux, il est nombreux), dal (bas, il est bas), rak (menu, il est menu), hham (chaud, il est chaud); on est forcé d'y reconnaître des monosyllabes primitifs qui suivant les besoins du moment pouvaient être considérés comme noms ou comme verbes. Il y a des raisons pour croire que les verbes ע"ו et ע"י (koum et bin) nous présentent deux nuances de la conjugaison la plus ancienne des Sémites. Les verbes ע"ע (sabab) arrivent à être dissyllabiques, en redoublant leur seconde consonne; les verbes ל"א et ל"ה (maza et galah) en s'adjoignant une troisième consonne (a ou h), appelée servile pour indiquer son origine relativement récente; les verbes פ"י, פ"א, פ"ן (jatab, acal, nagash) placent cette troisième consonne (j, a, n) devant le monosyllabe primitif. Enfin les verbes, qui contiennent la gutturale ע, qu'elle occupe la première, la deuxième ou la troisième place de la racine trilitère, peuvent être ramenés pareillement à la forme monosyllabique (shama', sa'a'k, a'mad), ע ayant évidemment un caractère servile. Ce ne sont pas des hypothèses que nous avançons; les faits viennent à l'appui de notre théorie. A côté de tob (il est bon) existe la forme secondaire yatab; à côté de pouahh (il a soufflé), naphahh; à côté de douhh (il a heurté) dahhahh, dahha, dahhah; à côté de noud (il a fui) : nadah et nadad etc. Dans yaah et naah (il est beau), asham et yasham (il est dévasté), adar et hadar (il a honoré), halac et yalac (il a marché), dans nakab et kabab (il a maudit) et dans une foule d'autres nous voyons les lettres serviles permuter ensemble, et accuser ainsi leur origine plus récente. Dans les dernier exemple (nakab et kabab) la forme redoublée nous ramène directement à la racine kab.

Le langue ne parvient à donner une forme régulière à ses verbes, que lorsqu'elle réussit à les augmenter, non

pas d'une de ces lettres faibles, dont nous venons de parler, mais de consonnes plus robustes, donnant des contours plus fermes à la flexion et spécialisant en même temps la notion de la racine. On peut affirmer hardiment, que la conjugaison dite régulière n'a pas été trouvée du premier coup, et qu'elle est d'une origine relativement plus récente; elle est le dernier terme auquel put atteindre le génie créateur des langues sémitiques, et auquel il s'arrêta. Il arriva pour cette conjugaison exactement la même chose que pour la première conjugaison sanscrite, bôdhâmi, placée à la tête de toutes les autres, lorsqu'on aurait dû lui assigner presque le dernier rang. — La conjugaison modèle une fois trouvée, les langues japhétiques et sémitiques se complurent à réproduire ses formes aussi fréquemment que possible et à mouler tous les verbes de création plus récente sur ce type désormais préféré. A l'origine le génie de la langue était seulement à la récherche de formes plus aisées, plus riches et plus complètes, et ce n'est que plus tard qu'il se servit de la multiplicité des formes créées pour introduire une série de nuances dans la signification primitive de la racine. La vérité de notre assertion se prouve par une série de verbes monosyllabiques, qui même en choisissant pour lettre formative une consonne qui n'est ni servile, ni faible ne modifient que faiblement leur ancienne signification. C'est ainsi que :

la'a', laa'b, laa'ṭ, laa'm, laa'ph, laa'tz, laa'k signifient dans les différents dialectes : lécher et avaler.

phatza', phatzam, phatzahh, phatzatz, phatzah : briser, fendre etc.

dahhak, dahhaph, dahhahh, dahhah : pousser, serrer de près.

Quelquefois la notion de la racine se trouve plus fortement nuancée par les nouvelles consonnes, qui viennent s'y adjoindre, sans que pour cela le moindre doute puisse exister sur l'unité de la famille à laquelle ces mots appar-

tiennent. Les formes variées de la racine par en fournissent un saisissant exemple :

para porter, être porté, pousser, hâter.
parah porter, engendrer.
parad étendre, répandre, fuir, séparer.
paras séparer, décider.
parahh s'élancer, bourgeonner, fleurir.
paraṭ semer, dissiper, répandre.
paratz abattre, arracher, envahir[1]) etc.

On peut comparer les séries 1. dour, darar, darahh, darag, darab. 2. hharar, hharah, hharab, hharag, hharat, hharaph etc.

Il va sans dire, que nous n'avons nullement la prétention de ramener toutes les racines dissyllabiques à leurs formes primitives. D'ailleurs la plupart des transitions, qui devraient nous servir de points de repère, nous manquent, parceque une grande partie des vocables hébraïques sont perdus à jamais. Une autre difficulté se présente ici, celle de pouvoir suivre sans effort les mouvements si variés et si capricieux de l'imagination des premiers Sémites. Il nous suffit d'avoir établi le principe du monosyllabisme, et par l'histoire de la langue, et par une série d'exemples dont nous pourrions considérablement augmenter le nombre.

Nous sommes convaincu que la langue a été loin d'attacher un sens spécial aux consonnes autres que les lettres serviles dont elle augmentait la racine primitive. Ceux qui voudraient découvrir ce sens spécial, risqueraient fort de se perdre dans un dédale de recherches physiologiques, qui n'aboutiraient à aucun résultat sérieux. Remarquons toutefois, que l'adjonction d'un mem semble avoir lieu surtout dans une série de verbes dont le sens implique un obstacle, un empêchement, un anéantissement. Les Sémites se sont efforcés de rendre ces idées par le son sourd, qui

---

[1]) V. Aperçu général p. 29, 30.

semble y répondre le plus, et que l'on prononce la bouche presque fermée. Comparez les rac. doum et damam (être muet), houm et hamam (s'effrayer), shamam (dévaster), tamam (achever, ferme) etc.

Ajoutons à ces considérations, qui ne sont pas entièrement nouvelles, quelques observations moins connues et très propres à mettre notre théorie en pleine lumière. Nous avons dit que la troisième consonne dans une foule de cas n'ajoutait qu'une petite nuance à la signification de la racine. C'est ainsi que l'on dit rimmah pour ver et remes pour des insectes rampants. Mais d'autres fois il faut un certain effort de l'intelligence pour découvrir la transition de la notion générale du verbe à une signification plus spéciale et plus étroite. La racine rab veut dire : être nombreux. En s'augmentant d'un ע, cette idée générale ne disparaît pas, puisque raba' aussi veut dire se multiplier c. à d. par cohabitation.

La main se dit yad en hébreu, dénomination que les grammairiens font assez ridiculement dériver du verbe yadad (jeter), tandisqu'il est évident pour tout le monde que c'est plutôt le verbe qui est le dérivé, et non le substantif. Mais le sens de yad et de yadad va nous éclairer sur celui de yada', verbe fort usité, qui signifie : savoir. Or de même que le sens primitif du verbe savoir dans les langues japhétiques est avoir vu (cp. *οἶδα* je sais = *Ϝοιδα*, proprement : j'ai vu de *Ϝείδω*, lat. video), le premier sens de yada' derivé de yad (la main) paraît avoir été prendre puis comprendre, comme en all. fassen, greifen, puis erfassen, begreifen. C'est ainsi que les hommes primitifs désignaient d'abord par un sens matériel l'activité de l'intelligence. Il est donc bien démontré que yada' (savoir) n'est qu'une forme ultérieurement développée de yad la main c. à d. le membre qui saisit.

Le substantif shamayim (ciel) nous ramène à une rac. sham (être elevé, briller), que nous retrouvons encore

en hébr. dans shamah (polir, faire reluire), dans shemesh (soleil) et dans shem nom c. à d. signe brillant et visible. C'est à ce dernier que nous rattachons directement le verbe shama' (entendre, écouter) dont le sens primitif aurait été retentir, si shem (nom) a été envisagé par les Sémites comme un son frappant l'oreille. Mais il est plus probable, que shama' aura signifié d'abord : briller, luire; et que ce sens aura été transféré de la vue à l'ouïe. On sait fort bien, que le lat. clarus et l'all. hell se disent des deux sens, et que les rac. sanscrites puṭ, luṭ, vrit, nad, kup, kus etc. signifient à la fois briller et retentir. Si l'on remplace ע dans de shama' par un resh, le sens de la rac. se modifie : shamar veut toujours dire d'une manière générale : entendre, écouter; mais cette notion est désormais comme perdue, comme noyée dans celle de garder, surveiller qui est le véritable sens du nouveau verbe; car celui qui surveille est naturellement aux écoutes.

La rac. a'm veut dire : réunir, rassembler. On la retrouve dans l'ancien nom a'm (peuple), et dans la prép. i'm (avec). Or cette préposition fait avec le suffixe de la première personne i'mmi et i'mmadi. Cette dernière forme semble venir de la rac. a'mad, qui en hébr. veut dire se tenir debont, et qui en arabe a en même temps le sens de réunir. D'où l'on peut conclure, que a'mad est une modification de la racine monosyllabique a'm.

Il est permis de croire que le second shin de shemesh, provient d'un redoublement ou incomplet ou abrégé de la rac. sham. On pourrait citer quelques exemples analogues. A eux seuls les noms de nombre en offrent deux : shalosh (trois) et shesh (six) pour shedesh. De plus il est notoire, que sharshah (chaîne) est une forme syncopée de sharsherah. Ce mot vient ainsi que shoresh (racine), shor (muscle, tendon), schorer (nombril)

de la rac. shar (tordre). — Mais quoique des formes redoublées, surtout de substantifs et d'adjectifs, ne soient nullement rares en hébreu, on ne rencontre que des exemples très isolés de racines, dont la première consonne est répétée après la seconde. Ernest Meyer ne cite que s″aras″ (châtrer) et carac (entourer), auxquels on peut joindre encore hhanac pour hhanahh (être étroit). Nous croyons donc en définitive, que la shin dans les exemples donnés plus haut a été simplement formatif et n'a fait que nuancer la signification générale de la racine, comme cela est arrivé très certainement dans parash de par, dans hharash de hhar, dans karash de kar etc.

Après ces considérations préliminaires nous abordons l'étude étymologique des noms de nombre sémitiques.

## §. 1. Origine du numératif ehhad un.

Un se dit ehhad en hébreu; mais la voyelle initiale n'est pas primitive. L'aleph qui en occupe la place, est le soi-disant alpha prostheticum des grammairiens; aussi manque-t-il ou a-t-il été retranché dans le chaldéen, où ehhad se dit : hhad. Or hhad a en même temps le sens d'aigu, de tranchant; le verbe hhadad celui d'aiguiser, d'être et de devenir pointu. Ce verbe a une grande affinité avec hhas′as′, qui veut dire couper, perforer et avec hhatsats, qui signifie la même chose, et d'où vient hhêts, la flêche. En général tous les verbes, dont les deux premières consonnes sont kts (ou κζ), kd, ks, gs ou gs′, ont une signification analogue. Nous citerons seulement kadam aiguiser, être le premier, l'adv. kedem en tête, devant; nakad (modificat. de kadad fendre) ponctuer, marquer; nekouddah point; nekouddim, mies de pain (à cause de leur petitesse). Le numératif un tient par conséquent en hébreu son nom d'un tranchant

d'une pointe ou d'un point. Sa parenté avec le scr. êka, soutenue par Gesenius et Lepsius n'est donc qu' apparente, et semble dûe au hasard.

## §. 2. Du numératif shnayim deux.

Dans ce nom de nombre (dont le fém. se dit shtayim pour shnatayim) la dualité se trouve déjà exprimée par la désinence ayim[1]). Le radical rappelle le substantif shên la dent, et c'est apparemment la forme et le nom de la dent, qui ont donné à la lettre shin son nom et sa forme. Or cette forme ressemble sur les anciennes monnaies hébraïques à celle d'un double v (W) dont les deux pointes inférieures s'arrondissent quelquefois. La dent a-t-elle suggéré aux Sémites primitifs l'idée de la dualité à cause de la racine double, dont elle est souvent pourvue, ou bien cette idée leur est-elle venue de ce que la bouche des hommes et la gueule des animaux se trouvent armées d'une double rangée de dents, comme de deux lames tranchantes? On sait que les dents en hébreu (shinnayim), même lorsqu'on en parle au pluriel, ont toujours la forme d'un duel, et cette forme est presque identique à celle du numératif deux (shnayim). Ce dernier, appartenant à un ordre de mots extrêmement usuels, a pris une forme un peu plus simple, en retranchant la voyelle de la première syllabe. Que l'on considère maintenant, que le tranchant d'un glaive s'appelle en hébreu sa bouche c. à d. peh, et qu'un glaive à deux tranchants se dit double bouche, mot curieux, formé à l'aide du redoublement : pipiyôt. On comprendra maintenant, que non seulement le point, mais encore le tranchant d'un instrument ou d'une arme puisse servir

---

[1]) Voyez sur l'origine de cette désinence notre Aperçu général de la science comparative des langues p. 33.

à exprimer l'unité; car il n'y a plus place pour rien à côté d'un tranchant, vu son extrême ténuité. Rien de plus naturel par conséquent que de figurer la dualité par un double tranchant. Dans l'Inde, dans le Tibet et à Java on désigne le nombre deux quelquefois par le mot paksha aile, ou par les autres membres, qui sont doubles dans le corps humain, tels que bâhu (bras), nêtra (yeux), kara (main) etc. Chez les Samoyèdes-Tawgi, qui habitent entre le Yeniseï et le Lena, chez les Hottentots et chez les Sioux, tribu américaine, le nombre deux et le substantif main sont exprimés par des termes à peuprès identiques [1]).

Note. De shnayim vient le verbe shanah répéter, changer (même : déformer, dissimuler) et shanah l'année, mot-à-mot : répétition, retour c. à d. cercle. Cp. lat. annus, gr. λυκάβας année, proprement : marche du soleil. Le copte présente dans le numératif snau deux, une curieuse homophonie avec l'hébreu, qui pourrait bien n'être que l'effet du hasard. C'est ainsi que le copte safz sept, rappelle l'hébr. sheba'.

## §. 3. Du numératif shalôsh trois.

Ce nom de nombre nous conduit à cause de la facilité, avec laquelle samech et shin permutent dans les idiomes sémitiques à une racine s''alal, s''alah, s''alak, dont le sens est élever, amonceler, grimper. De là viennent s''ollelah rempart, s''ullam échelle, escalier, s''elah rocher. Mais shin permute aussi très fréquemment avec t; c'est pourquoi shlôsh ou shalôsh se dit en araméen et en arabe tlat, tlata. Cette forme nouvelle du nom de nombre nous fait découvrir une forme nouvelle de la racine s''alal, qui est talal; il faut y rattacher le verbe talah allonger, suspendre, qui ne saurait nous aider à retrouver

---

1) Pott, Systèmes de numération p. 54.

les origines de shalôsh, mais qui nous explique la signification première de taltajim les branches hautes, flexibles et vacillantes du palmier. Le substantif important pour nous est têl monceau, colline c. à d. hauteur pyramidale, présentant une face triangulaire. Car s'il faut un point ou une ligne pour désigner l'unité, deux pour la dualité : il en faut nécessairement trois pour nous donner l'image d'une colline ou d'un triangle. Tlat, tlata et shalôsh s'expliqueront par conséquent ou par le redoublement incomplet, ou — ce qui paraît préférable — par un ש ou ת formatifs, qui seront venus grossir la rac. shal ou tal. (V. l'introduction.)

## §. 4. Du numératif arba' ou arba'at quatre.

Ce nom de nombre semble se rattacher au premier coup d'oeil à la racine rab, rabab être nombreux. Mais comme les Sémites primitifs ne ressemblaient pas aux peuplades sauvages, qui comme les Orénoquois[1]) ne savent compter que jusqu'à trois; et comme le nombre quatre ne pouvait signifier à leur sens une bien grande multitude; comme au surplus ils se sont servis plus tard du verbe rabab pour désigner un chiffre fort élevé — on fait bien d'y regarder d'un peu plus près, et de se préoccuper de l'ayin par lequel arba' se termine. En effet a est encore une fois „prosthétique" comme dans ehhad. Raba' et rabaz (deux variantes d'un même verbe) signifient : se coucher, et se disent surtout du chien et du lion qui reposent les pattes étendues. Ils signifient aussi — raba' surtout — accoupler. Mais rabaz ainsi que arab présentent en même temps le sens bien remarquable de guetter, tendre des embûches (de là les substantifs ereb,

---

[1]) Pott p. 13.

oreb et arbah, ruse, guet-à-pens). La filiation des idées nous paraît évidente. L'homme ainsi que la bête, lorsqu'ils guettent un ennemi, se couchent ventre à terre, les extrêmités étendues. C'est cette disposition particulière des mains et des pieds chez l'homme, des pattes de devant et de derrière chez les animaux, qui aura donné son nom au numératif quatre. On semble s'être figuré ce dernier comme un carré plus ou moins régulier, puisque arubbah signifie fenêtre c. à d. ouverture ou grillage, les fils de fer y étant disposés en petits carrés.

Note. Cette explication n'étonnera pas ceux qui savent, que les populations sauvages se servent pour compter encore aujourd'hui des mains et des pieds. Ainsi les deux mains peuvent signifier quelquefois deux, comme la main à cause de ses doigts peut servir à désigner le chiffre cinq. Deux mains désignent alors le chiffre dix. Et puisque les pieds aussi ont dix doigts, les Èsquimaux désignent le chiffre vingt en montrant les mains et les pieds; ou plutôt, lorsqu'ils veulent indiquer le nombre vingt, ils disent un homme. Ils disent deux hommes pour quarante et ainsi de suite. Les Hébreux pour exprimer quatre auraient pareillement dit : les mains et les pieds réunis, mais sans faire attention aux doigts des uns et des autres.

## §. 5. Le numératif hhamesh cinq.

Le sens de ce nom de nombre vient confirmer ce que nous venons de dire de l'origine de arba'. Hhamesh dérive de hhamash abonder, être gras, qui revêt aussi les formes transposées hhasham et (en arabe) shahham. La racine hhamash, à laquelle Gesenius donne le sens d'être vigoureux, belliqueux, ne paraît pas différer essentiellement de hhamash abonder; et ce n'est pas la peine selon nous de les considérer comme deux mots distincts. Que cinq ait été une espèce de chiffre rond, surtout lorsqu'il s'agissait de l'Egypte, où le tribut était un cinquième du revenu; qu'il ait été même un nombre sacré à cause des cinq petites planètes et des cinq élémens,

nous ne voyons pas comment ces circonstances pourraient expliquer suffisamment l'origine du mot. Car nous ne supposons pas que les Sémites aient attendu, pour compter jusqu'à cinq, qu'ils se fussent familiarisés avec les moeurs égyptiennes. Nous - attachons une importance bien plus grande aux deux dérivés de hhamash 1. hhomesh, qui veut dire : gros ventre, abdomen et 2. hhumζah, que les Talmudistes n'ont certainement pas inventé, et qui signifie : inguen. Nous pensons que le sens primitif de hhamesh était excédant, surcroît; et que ce sens trouve son explication dans l'image harmonieuse et pour ainsi dire géométrique, que présentait aux Sémites des premières âges le nombre quatre.

## §. 6. Du numératif shesh six.

Ce nom de nombre (shesh fem. shishah) est, comme le prouve le dagesh forte du second shin, une forme contracte. La forme primitive, à en juger d'après l'ordinal arabe sâdasoun (vulg. sâdis), était shedesh ou shadesh. Il existe un verbe sadasa en arabe, auquel Golius dans son dictionnaire attribue une série de significations : sextam exegit cepitque ab aliis portionem opum — fuit sextus etc. Il traduit le substantif sadas : Aquatio camelorum, quae sexto die fit, ita ut quatuor dies integri sint intermissi sine potu. Evidemment sadas est une modification de la racine sadda, dont le sens est : accomplir, arranger, satisfaire. Le chameau est l'ami le plus précieux de l'Arabe : ses qualités, ses besoins, son existence tout entière sont comme le régulateur de la vie et de l'imagination de cet enfant du désert. La satisfaction donnée tous les six jours au besoin le plus pressant du chameau aurait-elle fait donner son nom au nombre six? La chose ne serait pas impossible. Cependant nous croyons pouvoir fournir une explication meilleure.

Le verbe sadda veut dire aussi : obstruer un chemin, combler une lacune. Le substantif saddoun désigne une montagne, un verrou, tout ce qui arrête et empêche. Le substantif sidâdoun signifie entreautres le bouchon d'une bouteille, tout cequi supplée et remplit, tout cequi sert à satisfaire les besoins de la vie (Golius: obturaculum ampullae — quo satisfit necessitati vitae — quo aliquid oppletur, suppletur). Ce mot se retrouve en hébreu. s″ad (סַד) y signifie nervus c. à d. un bloc (du verbe s″adad bourrer, serrer). C'est la même idée que celle renfermée dans hhamesh, mais plus fortement exprimée, hhamesh signifiant abondance, shesh : pléthore. Mais si nous rencontrons des expressions aussi hyperboliques aux numératifs cinq et six, que deviendra la fin de la série des unités? Tout s'explique pourtant, si l'on songe que cinq a reçu son nom à cause de quatre qui précède, et que six l'a reçu à cause de sept qui suit. C'est que sept est une halte, un point de répère dans le système du numération des Sémites.

## §. 7. Du numératif sheba′ (ou shebaʹh) sept.

Sept est un nombre astronomique répondant au nombre des planètes alors connues, et marquant les quartiers de la lune c. à d. la semaine de sept jours. Il indique non seulement un chiffre rond, comme qui dirait une dixaine en français, il est aussi le nombre sacré des Égyptiens et surtout des Sémites. Herodote nous apprend (l. III, c. 8), que les serments étaient prêtés chez les Arabes en présence de sept témoins, ou après l'immolation de sept victimes[1]. Aussi le verbe jurer se dit-il shaba′ en hébreu

---

[1]) Moïse I, 21, 28.

c. à d. faire du sept. L'autel était aspergé sept fois du sang des victimes, il y avait sept lampes au candélabre, le septième jour était le jour du repos, le jour consacré au culte et à Dieu; la pentecôte était appelée la fête des 7 semaines, parcequ'il y avait 49 jours (πεντηκοστή) entre elle et Pâques, et celles-ci étaient désignées elles-mêmes par le nom de la fête de 7 jours, qui indiquait leur durée[1]. La septième année était une année sacrée qui donnait la liberté aux serviteurs et aux esclaves; la 49ème faisait rentrer les propriétaires appauvris dans leurs biens aliénés. L'origine du nombre 7 ne présente pas de difficultés sérieuses; il vient évidemment de la rac. shoub revenir, retourner. Sept est le nombre du retour par excellence, le numerus sollemnis. Nous avons vu plus haut, que l'année était désignée en hébreu par un mot derivé du numératif deux. En latin le même mot signifie année et anneau (annus, annulus cercle, gr. ἔννος p. anFus c. à d. quod venit postea du scr. anou). Le verbe hébraïque shabaṭ reposer, cesser, ainsi que shabaṭ appuyer, shebeṭ appui, sceptre, toise, se rattachent plus directement au nom de nombre sept, qu'à la racine primitive et bilittère shoub.

Le numératif sheba' est donc un mot sémitique; comment en serait-il autrement? Les anciens Indous étaient de pauvres astronomes. Ils empruntèrent jusqu'aux noms des signes du zodiaque aux Grecs, qui les avaient inventés. Il faut s'étonner d'autant moins de cet emprunt, que Panini cite déjà leur alphabet (Yavanâni). La division du zodiaque en 12 espaces ou aires appartient aux Chaldéens[2]. Avec la connaissance du zodiaque on voit pénétrer dans

---

[1]) Ezech. 45, 21.

[2]) Benfey, Indien p. 269 d'après Letronne, Journ. des savants. Août Sept., Oct., Nvbr. 1839.

l'Inde celle de la semaine de sept jours. Dans les anciens temps le mois y était divisé en deux moitiés, celle où il fait clair de lune, appelée le jour des mânes (scr. pitri), et celle où il n'en fait pas, appelée la nuit des mânes. Le système astronomique des Chaldéens est bien supérieur à celui des Égyptiens[1]); c'est aux Chaldéens qu'est dûe la fixation des mois, des semaines, des jours. Ils distinguaient déjà entre les heures variables et les heures équinoxiales, et ils savaient mesurer la hauteur méridienne à l'aide d'un simple instrument[2]). Leurs observations faites au temple de Bel, qui servait en même temps d'observatoire, remontent jusqu'à 2000 ans avant notre ère. Les éclipses de la lune, les conjonctions des planètes et des étoiles dites fixes, étaient calculées par eux avec une rare précision. En déterminant la durée du mois synodique moyen, ils ne se trompèrent que de quatre secondes, et seulement d'une seconde, en déterminant celle du mois périodique[3]).

Le nom de nombre sept appartient donc évidemment à la langue parlée de ce peuple éminemment calculateur et mathématicien, d'autant plus que ce nombre est devenu le pivot de tout un système religieux et politique, que l'on ne recontre que chez les Sémites. Nous en concluons, que l'identité des mots désignant ce nombre chez les Sémites et les Japhétides est ou dûe au hasard — puisque ces mots se ramènent à des racines d'une signification différente — ou bien à l'influence très ancienne exercée par l'antique Babel sur les populations moins civilisées de l'Orient. La culture sur les bords de l'Euphrate précède celle qui s'établit sur ceux du Gange, comme la civilisation

---

[1]) Duncker, hist. de l'antiquité I, p. 132.

[2]) Boeckh, Métrologie, p. 38.

[3]) Ideler, Sternkunde der Chaldäer, Abh. Berl. Acad. 1814, 1815.

engendrée par le Nil est antérieure à celle, que les rives du Hoangho virent naître. Non pas que nous admettions que les Indo-Européens n'aient pas eu de mot pour désigner le nombre sept : mais ce mot était probablement moins commode, frappait moins les oreilles ou bien il ressemblait de loin[1]) au terme sémitique et finit par se confondre avec lui[2]).

---

[1]) Il se pourrait que la forme de ce mot eût été sâp (v. plus haut) ou bien sak, sek (cp. sekmas le septième en lithuanien). Dans ce dernier cas on pourrait le considérer comme un dérivé de la rac sajj joindre, lier ensemble.

[2]) Quant au phenomène de la suppression d'un nom de nombre indigène, remplacé par un autre, emprunté à une race ou à une civilisation supérieure, il est plus fréquent qu'on ne pense. Les numératifs arabes ont pénétré à la suite du Coran et de la propagande mahométane dans une foule de langues africaines.

Les habitans de la ville de Kianah sur le Nigre (royaume Massina dans le Soudan) ont pris à l'arabe le numératif mille qu'ils disent alfou et 10000, qu'ils disent meatou (cent fois cent). Dans le Darfour sept se dit szebbe, huit : tmâni; dans un dialecte de l'Abyssinie le nom de nombre six est désigné à la fois par le mot sundeek, terme indigène, exactement comme dans le Darfour, et par sitta désignation arabe du même nom de nombre. Dans le même dialecte 7 se dit subha; 8 themaniar; 9 tisséè; 10 ashurer ou wijah. De toutes ces formes wijah seul n'appartient pas à l'idiome étranger. Ajoutez encore comme derniers emprunts faits à l'arabe : mea = 100, alph = 1000.

La langue d'Affadeh dans le royaume de Burnu n'a pris à l'arabe que le nom de nombre miah, 100. Mais la numération des Berbers contient de nombreux éléments sémitiques : sin et thenat deux; karad trois, pour talat? Quatre s'y dit k'uzt. Ce mot signifie en même temps beaucoup, exactement comme arba' semble se rattacher de loin à la √ rabab. Dans l'Amarzirgh six se dit sez, seds; 7 sâ; 8 thâm; 9 thsoo, tous mots dont l'origine arabe semble évidente.

Chez les Tuaricks : Sin, sints = 2, sharot = 3, kuz quatre, se compare à l'arabe pour le sens. Semes = 5, sesot = 6, seba = 7, tem = 8, tesaod = 9. Mais dix se désigne

## §. 8. Du numératif shemoneh huit.

Le nom de nombre huit shemoneh, shemonah est à sept, ce que le cinq avait été au quatre: un surcroît, un excédant, qui dépasse d'une unité le nombre sacré auquel l'imagination des Sémites primitifs aimait à s'arrêter. En effet shemoneh vient du verbe shaman être ou devenir gras, d'où vient aussi l'adj. shamen gras, vigoureux; le subst. shemen graisse, huile, fécondité du sol; et shemannim qui a plus particulièrement ce dernier sens.

## §. 9. Du nom de nombre tesha' neuf.

Ce nom de nombre occupe par rapport à 10 exactement la même position, que six (shesh) occupe par rapport à sept. Tesha' vient évidemment de shaa'h ou sha'a' lisser, passer la main sur une mesure pleine, boucher. Tesha' veut dire verrou, barrière, fermeture c. à d. le dernier nombre avant dix, où commence un nouvel ordre.

## §. 10. Du nom de nombre e's e'r dix.

e's e'r est le seul nom de nombre parmi les dix premiers, dont la signification rappelle l'antique mode de compter sur les doigts. En supposant que l'ayin réponde à un ancien aleph, et que ce dernier soit prosthétique, e's e'r remonterait au verbe sarah classer, ordonner, ranger, ou

---

comme dans plusieurs dialectes de la même famille par un terme indigène : merou.

On trouvera d'autres exemples de ces emprunts étranges chez les Sergoo, les Haoussa, les Kaschna, dans le livre savant de Mr. Pott (Systèmes de numération de tous les peuples p. 113, 115 et ailleurs).

bien à sarar régner, gouverner, qui se rattachent tous les deux à sar chef, maître. Si au contraire nous considérons ajin comme primitif, on peut faire descendre e'ser de a's'ar, a'ζar renfermer, ou, puisque ע et ג permutent souvent, de gas'ar couper, diviser, séparer. C'est cette étymologie qui nous paraît la plus vraisemblable; il était naturel qu' un mot aussi usuel que e'ser, a'sar modifiât en les assouplissant les sons durs du radical, remplaçât g par ע et s' (c. à d. ז) ou ζ par un s simple. A'sar signifierait ainsi „division, classe"; et ce sens semble devoir lui rester encore au cas, où l'on se déciderait pour une des autres étymologies indiquées par nous plus haut et écartées en dernier lieu. C'est que les verbes sarah, sarar, a's'ar, a'tsar, gas'ar etc. pourraient bien n'être que les variantes d'une même onomatopée primordiale.

Disons en terminant, que dix se dit chez les Gallas kudana, ou kutana, et que ce mot y vient d'un verbe kuta déchirer, séparer, diviser[1]). L'étymologie de l'hébreu a'sar proposée par Mr. Ewald — il voudrait le faire venir de sea'r cheveu — est certainement erronée.

Les dix noms de nombre sémitiques présentent donc ce curieux phénomène, qu'ils sont échelonnés de façon à offrir trois points de repère, quatre ou la symmétrie; sept ou la période; dix ou la division, la colonne. Ces trois haltes semblent avoir été pour les premiers hommes de la race un moyen mnémotechnique, instinctif, à l'aide duquel ils retenaient sans difficulté les chiffres intermédiaires moins importants.

## §. 11. Les noms de nombre de 11—19.

Dans ces noms les unités sont placées sans conjonction avant le mot e'ser dix prenant alors la forme

[1]) Pott, Systèmes etc. p. 107.

a'sar, fem. e'sreh. Les deux éléments restent donc distincts. Seulement dans le syriaque, l'arabe vulgaire et quelquefois dans le chaldéen ils se confondent en un seul mot composé, circonstance qui donne lieu à des abréviations et à des suppressions de consonnes[1]). Nous signalerons seulement l'expression a'shte a'sar pour ehhad a'sar onze, qui a été expliqué par Simonis : cogitationes ultra decem (de a'shat penser, se figurer). A'shte a'sar serait dix (c. à d. les dix doigts) plus un, que l'on retiendrait dans sa pensée. Mais comme dans le substantif e'shet le t semble appartenir au féminin et non à la racine, nous préférons faire venir a'shte du verbe a'sh, a'shash tomber, s'en aller, dépérir. Le sens serait alors decem et reliquiae (dix et les débris), et nous aurions là une nouvelle preuve, que nous avons bien expliqué plus haut les formes gothiques : ainlif, tvalif etc. Sémites et Japhétides auraient eu recours pour désigner le nom de nombre onze non pas au même terme — c'eût été impossible — mais au même ordre d'idées, ce qui n'était que naturel. N'oublions pas pourtant, que Jules Oppert (Études Assyriennes p. 155) a retrouvé le mot a'shte dans e'shtin, qui veut dire un dans l'assyrien. Le verbe a'sh, a'shash selon nous n'en serait pas moins la racine. Mais alors lat. unus et scr. ûna semblent se rattacher à une commune origine, et l'étymologie de Mr. Pott acquerrait un certain degré de probabilité.

## §. 12. Des noms de nombre de 20—100.

Les dixaines depuis 30 jusqu'à 90 se forment des unités par l'adjonction de la désinence du pluriel, ainsi : shlishim 30, arba'im 40, tishim 90 etc. Seul vingt se forme

---

[1]) Gesenius Lehrgebäude p. 615.

de a'sar et se dit e'srim. Le duel e'srayim eût été, il faut l'avouer, plus rationnel. Pourquoi, nous demandera-t-on, vingt, ne s'est-il pas formé comme les autres dixaines? C'est que la désinence plurielle du nom de nombre deux : shnêm s'opposait à ce qu'on en formât une dixaine c. à d. un pluriel nouveau. Il fallait donc recourir à e'ser. Mais il en résulta, que lorsqu'on arriva au chiffre cent, les termes déjà existants ayant trouvé leur emploi, il fallut créer un mot nouveau, meah, dont nous ne tarderons pas à rechercher l'origine.

---

## Troisième partie.

## Des mots désignant la multitude.

### §. 1. Des termes non compris dans les systêmes de numération.

Ce qui caractérise ces mots, c'est qu'ils se trouvent en dehors des systèmes de numération, et qu'ils marquent les limites de l'imagination et de la compréhension des races primitives. Ces limites varient beaucoup d'un peuple à l'autre. Chez les Sémites on y arrive avec le chiffre cent. Nous savons déjà par quelle raison ils n'ont pu, pour l'exprimer, se servir d'un derivé de dix. Chez les Goths le million est le premier terme, pour la désignation duquel on ait besoin de recourir à un idiome étranger; car thusundi (1000) est un dérivé composé de 100, comme cent était un dérivé de dix. Les Goths ont ici l'avantage sur les Indous, les Grecs et les Latins, qui pour indiquer ce même chiffre emploient ce que l'on pourraît appeler des termes de hasard. On pourrait donc être tenté d'attribuer à ces hommes du Nord une haute puissance d'abstraction, s'il n'était pas très probable, que thusundi est d'une origine rélativement très récente.

Beaucoup de peuplades ne savent pas compter au delà de vingt, tandisque pour beaucoup d'autres le chiffre vingt a été seulement le point de départ d'un système entier, appelé

système vigésimal. On sait, que les anciens Celtes et Ibères ont compté par vingtaines, et que la langue française a conservé plus d'une trace de cette ancienne numération. On pourraît en dire autant de l'anglais et de l'allemand. Nous citerons seulement les expressions a score (20), proprement : la marque; three-score = 60, four score = quatre vingts, six score = six vingts etc. puis les mesures germaniques : eine Stiege dont le sens premier est une montée; ein Schock (prov. Schocken) une soixantaine, veut dire proprement le sommet etc. Les Mexicains considéraient pareillement le nombre vingt comme le point de départ d'une nouvelle série, et le mot qui désignait ce nombre signifiait un compte, une classe, une division. Dans la langue Chibcha des Muyscas[1]) on ne compte sur les doigts des deux mains que jusqu'à dix. Dix lui-même est rendu par le mot pied; onze se dit alors pied plus un, 12 pied plus deux etc. vingt pied plus dix ou bien une maisonnette (gueta). C'est que pour compter on s'y servait selon toutes les apparences de grains de maïs au lieu de cailloux, et qu'un petit tas de ces grains rappelait le grenier à maïs. Gilj[2]) dans ses histoires Américaines (t. III, 305) raconte, qu'un jésuite voulant produire une impression profonde sur un nègre, lui dit qu'il y avait des millions d'anges, qu'il y en avait autant, que d'étoiles au ciel et de feuilles sur un arbre. Le nègre resta indifférent; mais il montra un grand étonnement, quand le jésuite lui apprit, qu'il y en avait autant que de grains de maïs dans une fanega. Tellement il est vrai, que les mesures doivent être empruntées aux idées et aux coutumes de ceux dont on veut se faire comprendre.

---

[1]) Pott, p. 88.

[2]) Pott, ibid.

## §. 2. Termes pour indiquer le grand nombre chez tous les peuples.

Une expression dont on se sert fréquemment pour indiquer le grand nombre est : cheveux. Pott croit que la syllabe tama, à l'aide de laquelle les Gallas forment leurs dixaines (ainsi : dik-tama 20, so-doma 30 etc.) a cette signification, parceque chez les Szawakes tahamet veut réellement dire cheveu[1]). Il nous paraît difficile d'identifier tama, toma avec kutana dix; il faudrait admettre une aphérèse bien violente, et le changement de l'n en m. Mais ce qui nous paraîtrait plus étrange encore, c'est que des chiffres aussi peu considérables fussent désignés par un nom, qui marque ordinairement ceux qui dépassent les limites des imaginations primitives. Aussi avons-nous proposé une explication différente de kutama. Mais nous ne sommes nullement surpris d'apprendre de Gilj[2]), que les sauvages, qui habitent les bords de l'Orénoque, touchent leurs cheveux, lorsqu'ils veulent parler d'un grand nombre. Les Mexicains entendaient par cheveux ou poils (tzontli) le chiffre 400, et dans leur écriture hiéroglyphique le nombre 200 est indiqué par la moitié d'une plume c. à d. par une plume coupée dans toute sa longueur. Ils avaient pour le chiffre 8000 le mot qui dans leur langue veut dire : sac (xiquipilli); parceque ils employaient en comptant des sacs juste assez vastes, pour contenir 8000 amandes de cacao.

Lorsqu'il s'agissait d'un nombre illimité, les Latins, comme tout le monde sait, employaient sexcenti, les Grecs *μύριοι*. C'est ainsi qu'en Chinois wan veut dire à la fois 10000 et „tous"; que tome signifie „tous" en Mandchou, et toumen qui s'y rattache, 10000. Le sens

---

[1]) Pott, p. 106.

[2]) Gilj II, p. 332 „si toccano i lor capelli in atto di stupore."

premier du mot tatare paraît avoir été brouillard [tûmen][1]), comme on dirait en latin : nubes peditum equitumque. En sanscrit on disait jaladhi (océan) pour 100 crores de lacs[2]). L'imagination excessive des Indous s'efforçait de trouver des termes pour les chiffres les plus considérables, et c'est cet excès même qui les força d'avoir recours à la réflexion. Dix mille s'y dit a-yu-ta, 100000 ni-yu-ta, un million pra-yu-ta, tous mots formés de la racine yu joindre (cp. yuti addition). Mais pour désigner des chiffres comme „dix billions", il fallait se servir de symboles; aussi dans ce cas spécial on disait : padma ou abja c. à d. lotus, à cause de l'extrême fécondité de cette plante; car on trouve dans le fruit qu'elle produit des millions de grains. Dans l'égyptien une feuille de lotus attachée à sa tige ne marquait que le chiffre 1000, et ce chiffre en copte se dit sô.

## §. 3. Du nom de nombre mille en sanscrit et dans le zend.

En sanscrit mille se dit sahasra. Vu l'usage évidemment très fréquent de ce mot nous ne pouvons admettre l'explication tout abstraite de Mr. Benfey, qui y voit une forme secondaire de sahâsa continu, non interrompu. Encore sahâsa ne se dit-il en sanscrit que du temps, et nullement de l'espace. Les mots grecs *ἐνσχερώ*, *ἐπισχερώ*, qu'il voudrait y rattacher, dérivent visiblement de *ἴσχω*, *σχεῖν*, *ἔχειν*, ou *ἔχεσθαι*, qui signifient très souvent: se tenir, se suivre (cp. *ἑξῆς*, *συνεχής* etc.). Car enfin, on conçoit bien, que les anciens Indous aient vu d'abord dans le terme sahasra la réunion d'un grand nombre. Mais ce que

[1]) Pott, p. 119.

[2]) Un lac compte 100000 roupies = 10000 livres sterl.; 100 lacs forment un crore.

l'on ne comprendrait pas, c'est que cette réunion se fût présentée à la pensée des hommes primitifs comme une unité égale et uniforme, sans une solution de continuité qui permît de reconnaître et de distinguer les objets et les individus. L'idée du grand nombre est inséparable de celle de l'agitation, de la fluctuation, de la mobilité, quand elle ne l'est pas de celle d'une foule d'objets ou d'individus serrés les uns contre les autres. C'est cette vue, qui, si elle est exacte, donne de la vraisemblance aux étymologies fournies par Mr. Pott de kôṭi 10 millions, et de kharva (cp. lat. a-cer-vus) un billion, qu'il fait venir de krî remplir, amasser; et de ut-kaṭa, beaucoup, excessif, -kaḍyâ foule[1]), qu'il rattache à la même racine. Pour les deux derniers il semble admettre la possibilité d'une autre origine, à savoir la rac. krit, kutt couper, fendre, en citant pour appuyer son opinion kata la poussière.

Nous voyons dans sahasra décidément un mot composé avec saha, prép. dont le sens est avec. La seconde partie du mot peut être abrégée 1. de saras étang, eau (√ sri aller). Alors saha + saras serait : une grande masse d'eau, mot formé comme sam-udram (gr. *συν* et *ὕδωρ*), qui signifie réellement océan. Ou bien 2. il faut y voir sarat cordon, ce qui donnerait à saha + sarat le sens d'une serie, d'une enfilade. Ou enfin on peut y reconnaître sara = lat. serum, (petit lait) et alors nous aurions pour le composé saha + sara un sens nouveau, celui d'une grande quantité de petit lait. Nous nous arrêtons à cette dernière étymologie, et nous l'adoptons conformément à la règle, que le vocabulaire d'un peuple s'explique surtout par ses habitudes, par sa manière de penser et de vivre. Les premiers Indous étaient nomades; leur existence tout entière se râpportait aux bestiaux, et dépendait d'eux. C'était eux, qui leur fournis-

---

[1]) Ce mot ne se rencontre que dans des composés.

saient la nourriture et les moyens de se vêtir; ils constituaient longtemps leur seule et unique richesse. Les Indous rendaient notamment à la vache des honneurs divins, parceque c'était à elle qu'ils devaient la satisfaction des besoins les plus pressants, le pain quotidien, le vivre en un mot; et c'est à son produit principal, qu'ils auront emprunté le terme, qui à leurs yeux désignait tout d'abord un très grand nombre.

## §. 4. De l'origine de *χίλιοι*.

On ne connaît de ce mot jusqu'à présent aucune étymologie vraisemblable. Mr. Pott[1]) va jusqu'à y chercher le scr. bûri beaucoup, et il y rattache à la fois mille, multus et *μύριοι*. Mr. Benfey préfère s'abstenir, en faisant remarquer toutefois que l'éolien *χέλλιοι* présuppose une forme plus ancienne *χείλιοι*. Mais les lois, qui règlent les différences des dialectes grecs sont loin d'avoir une précision algébrique. Que l'on compare *ξεῖνος* (p. *ξενjος*?), *ξέννος* (éolien) et *ξένός*, *κειvος* (p. *κενjός*?), *κέννος* (éol.) et *κενός* et tant d'autres. Nous n'hésitons pas, pour notre part, à faire venir *χίλιοι* simplement de *χιλός* fourrage, verdure, herbe. Le sens en est manifeste : *χίλιοι* veut dire „semblables à des brins d'herbe ou innombrables comme eux“. Cette solution, la seule probable, était trop facile pour que l'on y eût songé. La forme sanscrite qui répond à *χιλός* est hîla (sémence, semaille) de harit (vert)? qui à son tour, d'après Mr. Benfey, viendrait d'une rac. hri? La forme éolienne *χέλλιοι* ne s'accorde pas, il est vrai, avec hîla. Mais si *χέλλιοι* se dit réellement pour une forme primitive *χείλιοι*, reste à savoir, si *χιλός* ne se dit pas pour *χειλός*, et si la langue n'a pas voulu modifier un peu le mot, pour mieux le distinguer d'avec *χεῖλος* la lèvre. On sait d'ailleurs, que le gr. *ει* peut répondre aussi au sans-

[1]) II, p. 13.

crit î[1]). Terminons par une remarque sur le sens qui nous attribuons à *χίλιοι*. Les Abipons, lorsqu'ils veulent indiquer un très grand nombre, ramassent des touffes d'herbes ou des poignées de grains de sable[2]).

## §. 5. De l'origine de mille.

Personne ne voudra voir dans *χίλιοι* le nom de nombre mille, dont il ne faut pourtant pas chercher l'origine bien loin. Une notice de Festus nous apprend, qu'elle n'était pas entièrement inconnue aux anciens. Milium quidam putant cepisse nomen a maxima nummorum (numerorum?) summa, quae est mille. C'est le contraire qu'il fallait dire. Le nom de nombre mille tire son origine du très grand nombre de petits grains de mil, qu'on peut renfermer dans un étroit espace. Nous avons déjà vu, que les hommes primitifs, et les sauvages, qui leur ressemblent quelque peu, n'ont que rarement recours à l'immensité pour exprimer des chiffres très considérables. Leur horizon était borné; leur pensée n'allait pas plus loin que leur vue; ils s'efforçaient par conséquent de reproduire l'image de l'infini, en réunissant en groupes, touffes ou en monceaux des objets extrèmement petits, tels que : amandes de cacao, cheveux, grains de maïs ou de mil, brins d'herbes. Les expressions *ψηφίζειν*, *ψῆφος* lat. calculum ponere nous font supposer que les Grecs et les Latins se sont, pour compter, longtemps aidés de cailloux, comme font encore aujourdhui des Tarahumara, et les Brésiliens[3]). Nous prenons donc mille pour tas ou monceau de grains de mil, quoique nous n'ignorions pas

---

1) Grimm, Vocalisme I, p. 537.
2) Pott, l. citato p. 5.
3) Pott, ib. préf. p. X.

que mille a la première longue et qu' au lat. milium millet répond le gr. μελίνη. Le redoublement de la liquide n'a rien d'étonnant dans des bisyllabes (p. e. Anius et Annius) et il est même très fréquent dans les anciens dialectes italiens, tels que l'osque etc. p. e. mallud = lat. malum, Kerre = lat. Ceres[1]. En expliquant ainsi la différence de quantité nous pouvons nous appuyer sur la considération, que le mot après avoir vu abréger sa dernière syllabe, et être devenu indéclinable, comme il était naturel dans un mot d'une signification aussi générale, devait fortifier sa première. Mille paraît s'être dit pour millis, comme mage, pote, amare pour magis, potis amaris; en tout cas on peut affirmer que mille a perdu un i après le second l et à cause du pluriel milia, et à cause d'une foule d'exemples analogues, dont nous ne citerons que ξεῖνος p. ξένjος, χείρων p. χερίων, lat. cello (κέλλω), pello pour κέλjω, peljo, bellum p. duiljum etc. Voilà donc le changement de quantité bien et dûment expliqué. On sait que ξεῖνος se prononçait à une époque fort reculée déjà xînos; la plus ancienne forme de mille paraît avoir été de même mîle. D'ailleurs dans fîdus et fĭdes, pronŭbus, innŭbus et nûbo, sĕcus et sêcius nous rencontrons la même inégalité des valeurs prosodiques que dans mille et milium. — On peut envisager mille aussi comme une ancienne forme contracte de mil + île. Les mots en -île sont assez nombreux[2]. Outre bovîle et ovîle on peut citer : orbîle circonférence d'une roue, scabîle banc, molîle collier pour tourner une meule, ancîle bouclier à double échancrure p. an + cid (caedo) + le, incîle rigole p. in + cid + le? Dans mille l'i de la désinence aurait disparu

[1] Théorie de l'Accentuation latine p. 162—165.

[2] Chansselle, formation des mots latins p. 78.

comme dans ancîle, incile, et son sens primitif serait : mesure de mil. Une notice d'Aulu-Gelle[1]) nous apprend, que mille était originairement un substantif au singulier. Car d'après lui Quadrigarius aurait écrit dans le troisième livre de ses annales : Ibi occiditur mille hominum (mot-à-mot un millier d'hommes) et Aulu-Gelle ajoute : occiditur, inquit, non occiduntur.

## §. 6. Origine de *μύριοι*.

D'après Mss. Benfey[2]) et Petermann ce mot serait identique avec le sanscr. bhûri, qui lui-même ne serait qu'une autre forme de bahu, beaucoup. Bhûri se retrouve réellement dans le zend baêvare et dans l'arménien piur, qui signifient 10000 et qui ont des analogiees dans le pehlvi et dans le persan moderne[3]). Il y a cependant à considérer, 1. que bhûri en sanscrit n'a jamais que le sens de multum, et ne se rencontre que comme partie intégrante de mots composés; 2. qu'une permutation de b et m devant une voyelle nous paraît un fait des plus rares, pour ne pas dire sans exemple. Dans *βλώσκω*, *βροτός*, *βλάξ* pour *μλώσκω* etc. c'est la métathèse, qui en plaçant l'm devant une consonne a nécessité sa permutation avec b. Encore est-il à remarquer que c'est l'm, qui devient b, et non pas le b qui se transforme en m. Le seul exemple sérieux cité par Mr. Benfey (qui lui-même n'ose pas admettre la pretendue identité du sanscr. vâri et du lat. măre) — est *βόρμαξ* (f. éolienne) lat. formica, gr. attique : *μύρμηξ* de la rac. bhram bourdonner. On voit, que la forme première a été bhram-ex. Or devant r le son du

---

1) I, 16.
2) II, p. 339.
3) Pott, l. cit. p. 125.

b ressemble tellement à celui de l'm, que l'instinct de la langue a pu s'y tromper et a pu créer un redoublement (*μύϱμ–ηξ*) en croyant fortifier ainsi l'onomatopée primitive. C'est ici qu'il y a lieu de dire plus que jamais „une hirondelle ne fait pas le printemps".

Nous aimons mieux entrer dans une autre voie. En grec *πλημμυϱίς* veut dire la marée montante, le flux de la mer. Hesychius cite l'adj. *πλημμυϱός* trop plein, qui déborde. De là les verbes *πλημμυϱέω*, *πλημμύϱω*, *πλημμυϱίζω*. La première partie de ces composés s'explique par la rac. ple (gr. *πίμπλημι*) être plein; la seconde par le verbe *μύϱω* couler, *μύϱομαι* pleurer. D'autres composés du même genre sont *ἁλμυϱίς* eau salée, saumure, l'adjectif signalé par Hesych. *ἁλιμυϱηείς*, *ἁλιμυϱής* fleuve, qui se jette dans la mer. N'oublions pas de citer les formes redoublées *μοϱμύϱω* (chez Hesych. *μυϱμύϱω*) couler avec force, inonder, *ἀναμοϱμύϱω* jaillir, écumer, *μοϱμυϱίζω*, *μοϱμύϱεος* murmurant, coulant avec bruit. On ne comprend pas, pourquoi Mr. Benfey voudrait exclure de cette famille le lat. : murmur, murmuro malgré la brièveté de l'u. Tous ces mots veulent évidemment peindre par une onomatopée le bruit que fait l'eau en coulant avec force. C'est ainsi que l'all. rauschen angl. rush gr. *ῥόϑος*, *ῥοῖζος*, *ῥοϑέω* etc. reproduisent une sensation analogue. Le lat. murmur, murmurare se dit tout d'abord des fleuves et de la mer. Ce n'est que par métaphore qu'on l'applique au vent et à toute sorte de sons bas et confus. Dans mŭria, mŭries (saumure) on reconnaît encore en partie la signification primitive de *μύϱω*.

C'est d'un substantif mŭria (*μυϱία*, *μυϱίς*) perdu dans la langue grecque, et qui lui-même n'est qu'une variante du gail. muir, slav. more, goth. marei, lith. ma'rios plur., marés (un golfe), scr. mar, ah. a. muor, muora, all. Moor a. mire etc., que nous faisons venir *μύϱιοι* et que nous le traduisons : semblables aux flots (bruyants) de

la mer. Car ce qui caractérise la grande foule c'est le bruit qui résulte de son mouvement et de son agitation. Rien n'est plus rationnel que cette étymologie, ni plus conforme aux lois de la linguistique et aux habitudes du langage primitif. Sophocle et Eschyle disent : *ῥεῦμα φωτῶν*, *ῥεῦμα στρατοῦ*, Virgile : unda salutantum, Cicéron : fluctus concionum; Aulu-Gelle turba fluctuantis populi. Mais pourquoi s'efforcer de démontrer ce qui peut se passer de preuve, ayant le caractère de l'évidence?

## §. 7. Du nom de nombre mille dans les langues slaves.

Mille se dit en lithuanien tukhstantis, terme évidemment moderne, composé de tukh (épais, serré cp. tûber, tômentum, tôtus etc.) et de la rac. √ stâ se tenir debout. Le sens en est donc : en rangs serrés, pressés. Dans les langues slaves proprement dites le nom de nombre mille se dit tysuchtcha, pol. tysiąc, formes dans lesquelles Dobrowsky a retrouvé le goth. thusundi. Dix mille est rendu dans le vieux slave par tma (ténèbres). (v. chap. III, §. 2.)

## §. 8. Un mot de l'origine de multum.

Les dégrés de comparaison du mot grec, qui répond à multus : *πολύς* sont, comme tout le monde sait : *πλέων*, *πλεῖστος*, en lat. plus, plurimus. En latin l'ancien positif paraît n'avoir pas été conservé, parcequ'il avait fini pas trop ressembler au comparatif. Que l'on examine re-plum (chasses, panneau), am-plum, exemplum p. ex amplo. Plênus n'est qu'un participe passé de la rac. √ ple, et se compare au scr. pûrna de √ pur remplir. En lithuanien il se dit pilnas. Le tchèque plu, l'anc. all.

filu se rattachent davantage à πολύς. Evidemment le positif perdu se distinguait peu du comparatif (puls? pul? plus?). Pour trouver un autre terme pouvait-on avoir recours à une langue étrangère, à l'ibère ou au basque? Dans ce dernier idiome mola veut dire : le grand nombre, mult-su beaucoup, multçva tas, monceau. Est-il probable, qu'on ait emprunté ailleurs une expression aussi usuelle et d'une application aussi fréquente? Quand le vieux „moult" parut suranné en France, fut-il remplacé par le teutonique filu? et ne préféra-t-on pas une tournure composée : beau-coup?

Nous n'osons nous prononcer. Mais si multum est d'origine japhétique, il ne saurait être autre chose que le supin de molere moudre. Il est vrai, que ce supin est molitum. Mais nous pensons, que la langue, qui avait une prédilection marquée pour le groupe ul, et qui le fit prédominer dans presque toutes les formes analogues de la troisième conjugaison (p. e. colo, colui, cultum; pello, pepuli, pulsum; vello, vulsi, vulsum; vult = volit), a écarté la forme plus ancienne du moment qu'elle avait pris un sens, qui pouvait donner lieu à des méprises. Ne fit-elle pas quelque chose de semblable dans les verbes expendere et expandere, depingere et depangere? Tous les quatre sont d'origine distincte. Mais pour éviter des erreurs, la langue eut soin de ne pas affaiblir la voyelle radicale dans expandere et depangere, de peur qu'en suivant ses anciennes habitudes elle ne mêlat le son des mots, qui avaient une signification profondément distincte. Multum à nos yeux est la masse moulue, que l'on peut mesurer, mais point nombrer. Il est certain que la langue a employé souvent les termes de la plénitude et de l'abondance pour désigner des objets de nourriture et de consommation; car πολτός, πέλανον, puls (marmelade), pulmentum (bouillie), pulpa,

pulpamentum (partie charnue des animaux) et polenta viennent tous de la rac. ple, gr. πίμπλημι (cp. aussi βύνη, la drèche de βύζω). Mais d'un autre côté des objets de nourriture tels que fruit, farine etc. peuvent désigner l'abondance, la plénitude. C'est de far, que descendent farcire (farcir, bourrer), farrago (masse confuse), et les mots seges, sagina semblent se rattacher à une origine commune. Opîmus nous est présenté comme un composé de ob + πίων gras. Mille lui-même vient de milium mil. Il n'y aurait donc rien d'étonnant que la farine (la chose moulue) eût servi dans le mot multum à désigner la multitude.

## Mots sémitiques marquant le grand nombre.

### §. 9. Origine de meah cent.

Meah se dit meot au pluriel; matayim, qui signifie 200, en est le duel. Ce mot ne paraît pas différer essentiellement de mo, maj l'eau, les flots, de mea'h, me'ot les intestins c. à d. les parties molles, liquides du corps. La forme arabïsante mayot donne une grande vraisemblance à cette étymologie; elle serait le féminin de mayim les eaux. Il n'est pas nécessaire d'admettre, que l'eau se soit présentée aux Sémites, habitans du désert, sous la forme d'une vaste nappe, et comme l'image de l'infini. On ne comprendrait pas alors pourquoi ils l'eussent choisie pour désigner un chiffre rélativement limité. Le moindre petit filet, une source vive mais perenne, pouvait suffire pour ébranler leur imagination, et y réveiller l'idée de l'abondance et même du grand nombre. Car on peut considérer l'eau comme divisible à l'infini, et il paraît difficile de fixer par l'analyse et de déterminer avec préci-

sion les parties élémentaires, qui la constituent. Pourtant nous ne nous opposerions pas à ce que l'on vit dans meah un dérivé de la racine a'm, a'mam être nombreux, auquel cas il aurait une certaine parenté avec i'm (préposit.), a'm peuple, et peut-être avec la désinence masculine du pluriel îm.

En tout cas meah semble avoir reçu son nom de la difficulté de compter au delà d'un certain chiffre. Chez les Gallas cent se dit d'eba, et ce mot vient d'après Tutschek du verbe d'eba, qu'il traduit : it aches, it is an impediment, an obstacle; it is deficient.

## §. 10. Origine de eleph mille.

Eleph vient d'après les grammairiens du verbe alaph, dont les significations seraient 1. s'habituer, se familiariser, 2. s'apprivoiser, 3. apprendre, 4. s'associer, vivre en compagnie. Il existe un dérivé de ce verbe : alouph, qui n'est autre chose qu'un ancien partic. passif et qui présente quatre sens différents : 1. ami, 2. apprivoisé, 3. boeuf, 4. chef de famille. Enfin eleph lui-même peut designer : 1. des bestiaux, — mais alors on le met toujours au pluriel — ou bien 2. le chiffre mille, ou encore 3. la famille dans son acception la plus large, appelée ordinairement mishpahhah en hébreu, et indiquant chez les Juifs une subdivision de la tribu. On pourrait le traduire dans ce dernier cas en grec par φύλη et alouph par φύλαρχος.

Le signification la plus ancienne de toutes celles, que nous venons de passer en revue, est évidemment celle de boeuf du substantif eleph. Il serait absurde de faire venir eleph d'un verbe alaph apprivoiser, comme si les premiers Sémites n'avaient donné un nom au boeuf, que lorsqu'ils l'avaient attelé à la charrue. Ce n'est donc pas

le nom qui dérive du verbe, c'est le verbe qui cette fois-ci doit sa naissance au nom. Eleph ou aleph est un des plus anciens mots du langage, comme le prouve et la nature des choses et la position qu'il occupe à la tête de l'alphabet. Toutes les racines étant à l'origine monosyllabiques, il faut reconnaître une prosthèse dans l'a initial. Le boeuf semble avoir tiré son nom de ses cornes comme cervus de *κέρας* (*κεραός*), et en all. Nashorn, gr. *ῥινόκερως* et en ital. licorno, fr. licorne etc. Nous n'avons plus, il est vrai, la racine laph, qui paraît s'être perdue de bonne heure; mais laphat existe encore, et le sens de ce verbe en hébreu et en arabe est s'incliner, se recourber. Au surplus la forme de l'aleph, qui nous présente les deux cornes du boeuf, nous en apprend plus long sur l'imagination des premiers hommes, que ne sauraient le faire les recherches les plus savantes. Citons encore les *εἰλίποδας ἕλικας βοῦς* d'Homère, et les camuri boves de Virgile, afin de ne laisser dans l'esprit de nos lecteurs aucun doute sur l'origine du mot eleph.

Du mot boeuf il n'y a qu'un pas à l'idée de troupeau et à l'idée plus abstraite du chiffre mille. Le verbe indou gaṇai calculer, compter, ne vient-il pas de gaṇa le troupeau, la foule? Il est vrai, que lorsqu'il a le sens de troupeau, eleph est toujours au pluriel. Mais il était naturel de retourner au singulier et même à sa forme la plus écourtée (eleph p. aleph), lorsqu'il s'agissait de désigner la pensée abstraite renfermée dans un nom de nombre; d'autant plus que le chiffre mille, multiplié par d'autres chiffres, avait besoin lui-même d'une forme plurielle. Jusqu'ici nulle difficulté; mais comment accorder les idées de troupeau et de familles association si blessante pour notre point d'honneur moderne? Nous répondrons que des réunions considérables de bestiaux ont précédé de beaucoup dans l'histoire des premiers temps les grandes réunions d'hommes. Ceci est vrai de toutes

les races, mais l'est plus particulièrement des Sémites, qui ne pouvaient exister dans le désert que réunis en tout petits groupes, espèces de clans, telles que les traditions hébraïques nous en fournissent plus d'un exemple. Lorsque le clan s'étendit et devint *φυλή* ou *δῆμος*, on eut recours pour le désigner au troupeau, qui du point de vue de la quantité et du grand nombre en rappelait l'image. Il faut se souvenir, pour comprendre cette transition, que nos premiers pères vivaient dans la plus grande intimité avec les animaux domestiques, que Mr. Ritter d'une expression pittoresque appelle les „frères aînés" de l'homme, et qu'ils en étaient réellement les meilleurs amis. L'homme n'en dépendait-il pas et pour la nourriture et pour le vêtement, et en retour des bienfaits dont ils le comblaient ne leur rendait-il pas souvent des honneurs divins? Encore aujourd'hui les habitans de certaines contrées de l'Europe, comme l'Irlande, et la Haute Écosse ne vivent-ils pas réunis avec leurs boeufs, leurs brebis ou leurs porcs sous le même toit? A cette époque reculée, où les langues se formaient, l'homme n'avait pas encore tracé cette profonde ligne de démarcation, qui le sépare des autres êtres de la création; et comme son existence était associée à la leur, il ne se choquait pas encore de certaines comparaisons et tournures de langage. Il disait les choses comme il les sentait. Ces habitudes se maintinrent encore dans les temps d'une civilisation rélative; en latin grex se dit souvent de réunions honorables. Isaïe ne songeait pas à faire un mauvais compliment à Israël, en l'appelant le troupeau de Jéhovah, et Homère lorsqu'il voulut parler de la majesté paternelle des rois d'Hellas leur appliqua l'epithète de *ποιμένες λαῶν*. Nous entendons parler tous les jours encore de pasteurs et de leurs ouailles, sans que notre amour-propre souffre le moindrement; il est vrai, que ces mots ne s'emploient que dans l'ordre spirituel,

dans le style liturgique et, pour ainsi dire, par métaphore; en les prononçant nul ne songe à la filiation d'idées, qu'ils peuvent faire naître dans le cerveau du philosophe et du linguiste. Cette antique assimilation, si naïve, si naturelle, et quelquefois si touchante, n'a plus le privilège de nous blesser, nous hommes d'un âge raffiné, que lorsqu'on veut nous l'appliquer dans l'ordre politique.

---

# Quatrième partie.

## Résultats.

### 1. Comparaison du système de numération des Sémites et des Japhétides.

Les conclusions à tirer des récherches précédentes sont plus considérables, que ne semble le promettre le sujet. Pour mieux faire ressortir la marche suivie par le génie de la langue dans la création des noms de nombre chez les Sémites et les Japhétides, nous mettons sous les yeux de nos lecteurs le tableau comparé que voici :

| | Noms de nombre | |
|---|---|---|
| Chiffres | Japhétides | Sémites |
| 1. désigné par : | Le pronom démonstratif indiquant la troisième, quelquefois la première personne. | Le trait[1]), le tranchant (la pointe). |
| 2. „ „ | Le pronom personnel de la seconde pers. (l'autre, toi). | Double tranchant (ou : deux pointes). |
| 3. „ „ | Celui'qui est audelà (c. à d. éloigné des deux interlocuteurs). | Le tas, la colline (le triangle ?) |
| 4. „ „ | Un et trois. | Les extrêmités du corps (symmétriquement étendues). |
| 5. „ „ | Une main. | L'excédant, le surplus. |
| 6. „ „ | Un doigt écarté ou le petit doigt de la seconde main. | Le bouchon, le tampon, le verrou. |

[1]) On dit aussi en français le trait pour la flèche et le trait d'une plume.

| Chiffres | Japhétides | Sémites |
|---|---|---|
| 7. désigné par: | (d'origine sémitique, ou bien le suivant, la liaison?) | Le retour, la période. |
| 8. „ „ | Les deux (pouces) recourbés. | L'abondance, l'excedant, la réjouissance. |
| 9. „ „ | Le dernier. | Ce qui bouche, colle, conglutine. |
| 10. „ „ | Les deux mains levées la paume dehors (action de montrer). | La division, la classe. |
| 11. „ „ | un } qui restent (seulement en | Dix (et) le reste (a'shte |
| 12. „ „ | deux } lithuanien et en gothique). | a'sar). |

Il serait inutile d'insister sur la différence de méthode, qui éclate dans les deux séries. Dans l'une et l'autre c'est le système décimal qui règne, mais il a laissé une trace plus profonde dans la numération des Indo-Européens, puisque chez eux le nombre cinq est désigné par le substantif main, et que compter se dit en grec πεμπάζεσθαι, qui vient évidemment de πέμπε. Il est certain toutefois, que les trois et probablement les quatre premiers noms de nombre ont été inventés par les deux races en dehors de toute préoccupation de système décimal ou autre. Ce qui le prouve, c'est la presqu' identité des mots qui chez les Japhétides veulent dire un, deux, trois avec les mots, signifiant moi, toi, lui, audelà (c. à d. plus loin que toi et moi). Ce qui le prouve pareillement, ce sont les images toutes matérielles de la pointe, de la flèche, de la mâchoire, de la colline, qui réprésentaient pour les Sémites primitifs les notions abstraites de l'unité, de la dualité, de la trinité. Arrivés au chiffre quatre, nos premiers pères s'embarrassent : les Indo-Européens ont recours à un terme composé, qui indique que l'esprit d'abstraction commence à peine naître : les Sémites semblent avoir assigné au chiffre quatre d'abord l'idée de la pluralité, (rab, rabab); puis avoir modifié cette idée trop générale, en lui affectant le sens plus spécial d'une pluralité disposée symmétriquement en carré ou en toute autre quadrilatère.

En tout cas l'habitude de compter sur les doigts ne paraît être née qu' après la création des trois premiers noms de nombre. Cinq ne se rattache pas chez les Sémites à un substantif signifiant la main. La précocité de leurs connaissances, limitées sans doute, en astronomie a influé sur leur méthode, et a donné au nombre sept une importance qu'il n'a nulle part ailleurs. Or le nom de nombre sept forme précisément le point le plus obscur de la décade indoue; évidemment les Japhétides n'avaient pas de terme bien net pour désigner ce chiffre, et le mot sémitique sera venu occuper la place la plus faible du système. C'est ainsi que bien des idiomes africains ont adopté certains noms de nombre isolés de la décade arabe[1]), en conservant pour les autres des termes indigènes. Au nombre huit la pensée indoue devient plus lucide : tout près est le point de repère dix qui la soutient. Huit est pour ainsi dire 10—2, neuf 10—1, et nous savons que certains peuples, les Ainos entreautres, ont adopté ce mode de numération à partir du nom de nombre six.

La désignation du nombre cinq par : abondance, plénitude pourrait être venue aux Sémites du nombre complet des petites planètes. Mais ce qui nous fait croire, qu'ils n'y attachaient pas ce sens spécial, c'est que la même désignation se reproduit encore deux fois : à 8, considéré comme excédant de 7 (ainsi 7 + 1) et à 11, considéré comme excédant de 10 (10 + 1). Six reçoit de même une dénomination analogue à celle de neuf. Tous les deux sont considérés comme points d'arrêt d'une série, et comme précurseurs d'une autre. C'est pourquoi 6 et 9 peuvent être figurés comme 7—1 et 10—1. Comme on le voit, la pensée des deux races s'est rencontrée dans la désignation du nombre 9, quoique les mots soient tout-à-

---

[1]) v. plus haut à sheba'.

fait différents. Ce qui frappe dans la décade sémitique c'est un singulier mélange d'imagination et de calcul. Les noms de nombre 1, 2, 3, 4, quoiqu' exprimés par des images empruntées à la nature, qui environnait les Sémites, peuvent être figurés géométriquement comme ceux des Chinois :

— un tranchant,
= deux tranchants,
≡ colline, monceau,
X les (4) extrémités étendues symmétriquement.

L'invention des autres noms de nombre a été le résultat d'un travail de la pensée. Cinq et six s'échelonnent entre quatre et sept; huit et neuf entre sept et dix. La création des mots désignant les chiffres 7 et 10 est elle-même le fruit d'un esprit qui commence à s'habituer aux procédés de l'abstraction.

Le système de numération des Sémites a le caractère de leur race : il est clair, simple, facile; il s'imprime irrésistiblement à la mémoire; il a entamé les systèmes des autres races : lui-même est resté intact. On n'en peut pas dire tout-à-fait autant du système japhétique; mais il présente d'autres avantages. Les termes y semblent avoir été le choix d'un instinct délicat, qui cherche et qui trouve entre les choses et les idées des rapports naturels, que l'intelligence mûre et l'analyse n'auraient peut-être jamais rencontrés. La parenté pour ainsi dire philosophique établie entre les trois premiers nombres et les trois personnes, est, si l'on peut parler ainsi, un de ces traits lumineux, un de ces traits de génie, dont la race qui nous occupe, était peut-être seule capable. Il est évident aussi, que sa sève intellectuelle, moins précoce et moins énergique que celle des Sémites, était plus abondante et plus féconde. Les Indous ne s'arrêtèrent pas à une première création, comme les anciens Sémites avaient fait, et devaient faire. Ils l'oublièrent, pour créer de nouveau. *Tshatur* est un composé — qui s'en douterait? mais *viginti*, *triginta*,

centum sont aussi des composés, et qui s'en est douté il y a quatre-vingts ans? Les Sémites expriment les dixaines par un procédé à la fois simple et intelligent : ils mettent les noms désignant les unités au pluriel. Les Indous créent des mots renfermant de petites propositions arithmétiques. Ils disent 2 × 10, 3 × 10, 10 × 10, dix fois cent même. Mais quand ils l'ont fait, ils en perdent toute connaissance. Ces composés redeviennent mots simples, puisqu' on ne comprenait plus leurs éléments primitifs. Ils rentrent pour ainsi dire dans la végétation de la langue, qui ne devait s'arrêter de longtemps. Il est donc évident, que si la décade sémitique est le fruit d'hommes plus mûrs, plus formés, plus maîtres de leur intelligence — la décade japhétique par le système ingénieux, auquel elle a donné naissance, accuse des instincts organisateurs plus profonds et plus puissants.

## 2. Les noms de nombre japhétiques sont une preuve irréfutable de l'unité de la race indo-européenne.

On sait que c'est l'étude comparée des langues qui a fait découvrir l'origine commune de tous les peuples indo-européens. Ce fut d'abord l'homophonie de quelques mots, qui mit les savants sur la voie; l'identité du système de conjugaison, de déclinaison, de composition dans tous les idiomes japhétiques démêlée et prouvée par des professeurs célèbres transforma les pressentiments en certitude. Toutefois il n'y a qu'un très petit nombre de mots qui soient les mêmes dans toutes les langues de cette grande famille. La majorité des racines leur appartient en commun. Mais telle racine, qui a pris un développement prodigieux dans l'idiome européen, est restée presque stérile dans l'idiome asiatique, et réciproquement. Les noms des animaux, des arbres, des métaux, des saisons, de Dieu, de l'homme, des

différentes conditions de la vie, des membres du corps humain, sont rarement les mêmes chez tous les peuples appartenant à la même race, quoiqu'ils soient généralement désignés par des racines provenant du fond commun. Seuls les mêmes noms de nombre leur sont propres à tous : leur forme extérieure a été modifiée différemment, suivant le pays, les organes, les habitudes de prononciation de ceux qui s'en servaient; mais leur noyau est resté intact, leur identité est encore aujourd'hui facile à reconnaître. Pas un de ces noms n'a péri dans aucun idiome dans cette longue pérégrination des tribus depuis le pied de l'Himalaya jusqu' aux bords du Mississippi, depuis 2000 ans avant notre ère jusqu'à nos jours. On les retrouve les mêmes en sanscrit et en anglais, chez les Ossètes et les Germains, chez les Zingaris et les Slaves. Il en résulte pour nous à la fois la preuve la plus invincible qu'on puisse alléguer en faveur de l'origine commune de toutes les nations dites indo-européennes, et la conviction certaine, que ces noms remontent à une antiquité vraiment primordiale. Ces noms étaient inventés avant la première migration, qui porta une partie de la race vers les régions occidentales. Même les mutilations singulières des dixaines, l'aphérèse si curieuse qui se fait remarquer dans le nombre cent, et bien d'autres détails existaient déjà alors, puisqu' ils se retrouvent presque dans tous ces idiomes. Qu' est ce qui a donc pu assurer à ces petits mots le privilège d'une durée si exceptionelle? C'est qu'ils figurent parmi les premiers fossiles de la langue, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Les premiers de tous les mots, ils sont arrivés à n'être que des signes d'idées, que la vie, la sève créatrice, n'animait plus. Après les avoir créés, la langue oublia leur origine, les impressions premières, qui leur avaient donné naissance, pour ne plus y voir que les manifestations d'une pensée abstraite. Fatiguée d'un travail, auquel elle n'était pas encore habituée, elle n'eut garde de le recommencer, et elle se servit désormais

invariablement et partout des termes commodes, qu'elle n'avait pu trouver sans effort. Il n'en était pas de même des autres objets, qui frappèrent les sens si déliés des premiers hommes. Ils pouvaient leur donner des noms différents, suivant que telle ou telle qualité paraissait les distinguer davantage d'objets de la même nature c. à d. qu'ils pouvaient choisir des racines différentes, pour désigner les mêmes objets. Le Grec voyait dans la main (χείρ) le membre qui s'étend pour saisir (√ hri), le Latin celui qui mesure (manus de la √ mâ). Pour ce dernier digitus le doigt est celui qui montre, pour l'Allemand Finger, qui signifie la même chose, celui qui prend (de la √ fah). God (Dieu) est le principe du bien, θεός est l'éclat du jour. D'autres fois les premiers Japhétides choisissaient des racines et même des mots identiques pour indiquer des objets différents. Lorsque les Latins eurent recours au verbe wilwan piller, pour désigner le renard par un substantif qui en dérive (vulpes), ce n'était pas une raison pour que les Germains n'en usassent pas pour donner un nom au loup (Wolf). C'est que le renard apparut aux yeux des anciens Pélasges, comme le loup à ceux des hommes de race teutonique, sous les traits d'un pillard, d'un brigand. En disant Stuhl les Allemands entendent une chaise, et en disant stol les Russes veulent dire une table. L'idée commune aux deux objets est celle d'un meuble placé debout. Les Allemands appellent une haie Zaun, et le même mot légèrement nuancée par la prononciation (town) désigne une ville chez les Anglais. L'idée-mère est la même dans les deux mots; les deux mots eux-mêmes sont identiques : il s'agit d'un espace plus ou moins grand entouré d'un enclos (√ tun, tyn, enclore). Ces différences si considérables que nous trouvons dans les vocabulaires de tous les idiomes indo-européens ne prouvent rien contre leur origine commune, contre leur primitive identité. Dans une foule de cas, et les derniers

que nous venons de citer sont du nombre, elles servent même à les faire ressortir davantage. Car ces vocabulaires s'expliquent dans presque tous leurs détails par un fond de racines commun à tous. Mais encore une fois, ces différences n'ont jamais pu se glisser dans la phalange serrée des noms de nombre.

## 3. Les langues sémitiques et les langues japhétiques diffèrent-elles radicalement les unes des autres?

Ce que nous avons dit des noms de nombre japhétiques, nous pouvons le dire à plus forte raison des noms de nombre sémitiques. Aucune différence sensible ne s'y fait remarquer d'un idiome à l'autre; tous ces idiomes ont été de tous les temps, même aux yeux de ceux qui les parlaient, unis par les liens d'une étroite parenté. Les noms de nombre sémitiques forment un ensemble, et les noms de nombre indo-européens en forment un autre. Y-a-t-il quelques rapports entre les deux ensembles, et s'il n'y en avait pas, quelle conclusion tirer de leur absence pour l'identité ou la non-identité des deux races?

Personne n'ignore que le système grammatical de la langue hébraïque et celui du sanscrit diffèrent totalement. En revanche il a été établi plus haut que langues japhétiques et langues sémitiques sont parties à l'origine d'un point semblable et qu'elles ont débuté par un procédé analogue. Y-a-t-il maintenant d'autres rapports entre les deux familles, comme il y a certainement des rapports entre les deux races qui les parlaient? Y-a-t-il, en un mot, un ensemble de faits suffisants, pour que dès aujourd'hui la science puisse prouver d'une manière irréfutable, que Sémites et Japhétides ont habité la même terre, ont parlé un jour la même langue, et n'ont formé qu'un seul peuple? Problème difficile, grave question, à laquelle nous nous

efforcerons de répondre de notre mieux, en nous aidant des données fournies par la science moderne.

Et d'abord il est certain, qu'il y a une série de traditions qui appartiennent en commun aux deux races. La Genèse n'est pas seule à nous parler du déluge. Les annales des Babyloniens en font mention à leur tour, et les écrits de l'antiquité indoue renferment de nombreux passages qui y ont trait. Chez les Chaldéens aussi bien que chez les Aryas on trouve la croyance aux quatre âges du monde; chez tous les deux ainsi que chez les Hébreux la description d'un paradis terrestre, et d'une époque fortunée, placée dans leur souvenir à l'origine des choses. Nul doute que l'Eden de la Bible ne nous fournisse des données, qui semblent dépasser le rayon visuel des anciens Sémites. Des quatre fleuves, dont on y trouve les noms, deux sont probablement l'Indus et l'Oxus. Faut-il conclure de ce vague récit en désaccord ouvert avec la géographie de ces contrées, que la patrie des premiers Sémites a été, comme celle des premiers Aryas, le fameux mont Mérou et la terre centrale de Jambudvîpa? Nous ne le pensons pas. Pour nous, le mouvement historique des Sémites, le mouvement principal, qui les mit en rapport avec des races civilisées différentes de la leur, fut celui qui les porta du Midi au Nord, véritable pointe exécutée dans le domaine de l'Asie occidentale. Ils s'avancent par colonnes de moins en moins serrées vers l'Ararat et le Caucase, au pied duquel expirent les dernières données certaines de la tradition.

Nul n'a jamais douté, que les récits de la Genèse ne nous placent en pleine Mésopotamie, et qu'au moment de la grande inondation Noé et les siens n'aient battu en retraite devant les eaux envahissantes jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un refuge sur les hauteurs de l'Ararat. Cependant les pays, où les Sémites avaient passé leur âge d'or, ne pouvaient cesser d'avoir pour eux un attrait invincible. Une partie d'entre eux devait se fixer dans les

régions septentrionales du Caucase sous le nom d'Eber, nom qui ne ressuscita que beaucoup plus tard, à l'époque de la naissance du Christ. C'est ainsi que les Hébreux auraient été identiques avec les Ibériens. Mais le grand nombre des Sémites, curieux de revoir la terre de leurs ancêtres, rétrogradèrent du Nord au Sud, et semèrent sur leur route plusieurs petits royaumes dont l'histoire du patriarche Jacob nous a conservé les noms et le souvenir; ce sont : Phaleg, Ragho (Arghana sur le Tigre), Sarug et Nahor. On rencontre ces endroits, lorsque, venant du Nord, on pénètre dans les plaines fertiles de la Mésopotamie. Jusqu'ici nous sommes d'accord avec Mr. Ewald, à qui nous empruntons ces détails. Mais nous regrettons de ne pas pouvoir partager toutes ses opinions sur les origines sémitiques.

Comme longtemps avant Abraham une peuplade considérable dirigée par Yoctan avait émigré dans l'Arabie du Sud, et y avait fondé quelques royaumes florissants, le savant orientaliste voudrait expliquer le nom d'Arabe par une métathèse d'Eber. Nous ne saurions approuver cette conjecture, ni croire que les deux tribus sémitiques dont il parle[1]), celle des Kéturiens (descendants de Kétura) et celle des Agréens (descendants d'Agar), constituent à elles seules le fond de la population de l'Arabie entière. Nous pensons que le mot Arab, Ereb se rattache fort bien à une racine hébraïque signifiant : être stérile, désert; et nous persistons dans l'opinion que la grande majorité des Sémites n'ont jamais quitté leur patrie primordiale. Or, cette patrie, pour nous, c'est l'Arabie. Tout le prouve : les moeurs de ses habitants, leur genre de vie, et jusqu'à leur langage tout rempli des souvenirs et des aspects du désert. Au surplus, l'Arabie est habitée entièrement par des Sémites, et nous les y trouvons établis de temps immémorial. Quel

---

[1]) Ewald, Histoire du peuple d'Israël, tom. I, p. 368, 450.

mobile d'ailleurs aurait pu engager des étrangers à pénétrer dans ces terres infertiles, capables à peine de nourrir des tribus nomades? Si le moindre doute pouvait rester encore dans l'esprit du lecteur sur le pays, vers lequel nous portent les propres traditions de la race, dissipons-le par une observation empruntée à leur géographie. Les Sémites appelaient l'Assyrie le pays de la gauche (de la racine hébraïque yashar, arabe yasara expliquée par Golius : ad sinistram concessit), l'Yemen, comme son nom l'indique, était pour eux le pays de la droite. La Phénicie est nommée dans la langue de Ninive, découverte en partie par le savant et ingénieux orientaliste Jules Oppert, Ahharri, la terre de derrière; et Neged (Nedjd) celle qui est devant, c'est l'orient. „On voit par cette simple explication philologique, dit très-judicieusement Mr. Oppert, que le siège originaire des Sémites a été dans l'Arabie" [1]).

Mais, si les premiers Sémites ont été Arabes, quels rapports établir entre eux et les premiers Aryas? que deviennent ces traditions communes, ces croyances partagées, et même jusqu'à cette série de mots et d'expressions de tout genre que nos historiens et nos philologues se plaisent à l'envi à retrouver dans les idiomes des deux races? Nous touchons ici à un point délicat et fort controversé entre les linguistes, à savoir la parenté primordiale de l'hébreu et du sanscrit. En effet les ressemblances, qui existent dans les vocabulaires de ces deux langues et des langues soeurs de celles-ci, sont nombreuses et variées, sans avoir pourtant, chose curieuse à dire, un caractère véritablement décisif. Quelques unes ne paraissent être que des emprunts faits à des langues étrangères, comme koph (singe) et tekouyim (paons), qui viennent du scr. kapi et du malais togeï, ces animaux ayant été importés de la presqu'île du Gange, où ils sont indigènes. L'hébreu partmim

---

[1]) J. Oppert, Etudes assyriennes p. 129.

(les nobles) n'est autre chose que le scr. prathama (premier), le pehlvi pardom. Ce mot fut adopté par les Juifs durant la captivité babylonienne. Beaucoup de ces ressemblances paraissent s'expliquer par l'onomatopée, si fréquente, nous assure-t-on, aux premiers âges de la langue. C'est ainsi que les racines sanscrites lih (lécher), lagh (atteindre), lôk (parler), gr. *λείχω*, *λιχμάω*, all. lecken, lechzen, qui avec l'addition des labiales forment *λαιμός*, *λάπτω*, et rappellent l'hébreu laham, lahab, auxquels on peut joindre lahhac, lahaṭ etc. ont tous une signification ou identique ou analogue. Mr. Renan[1]) fait observer, que la langue et la gorge étant les organes qui jouent le principal rôle dans la déglutition, la linguale lamed et la gutturale a'yin formaient la plus parfaite imitation qui se pût imaginer de l'action d'avaler. La forme primitive aurait été là, variée et modifiée par les procédés flexibles et lâches des langues populaires.

Mr. Renan, en suivant l'exemple des linguistes d'outre-Rhin, met dans la même catégorie :

yalal, alal, *ὀλολύζειν*, *ἀλαλάζειν*.
gal, galam (rouler), gr. *κυλίω*, lat. glomus, glomerare.
kad, kadad, lat. cudere, percutere.
kara (crier), gr. *κράζω*, all. krähen.
sarak (siffler), gr. *συρίζω*.
taph, taphaph, gr. *τύπω*, *τύπτω*, *τύμπανον*.
garaph, a'raph, hharaph, franç. griffe, all. greifen, lat. carpo.
hharash, gr. *χαράσσω*.
laa'g (de là balbutier), gr. *γελάω*, *χλεύη*, goth. hlahjan, all. lachen.

---

[1]) Renan, Hist. génér. et syst. comp. des lang. sémit. 1ère edit. p. 434, 435.

naphal, aphal, shaphal (faiblir, tomber) gr. σφάλλω, lat. fallo, all. fallen.

Mr. Renan ajoute encore les mots âb (père) et êm (mère), rappelant d'une manière assez éloignée les termes japhétiques pitṛi pour patri (lat. pater) et mâtṛi (lat. mater). La liste des onomatopées n'est pas, tant s'en faut, épuisée par cela; nous y joindrons encore : kol (la voix), gr. καλέω.

ζaahhak (rire), gr. καχάζω, καγχάζω, lat. cachinno.

karaζ (couper), gr. κείρω, κείρομαι, lat. curtus (court).

radam (dormir, mot-à-mot : ronfler), par métathèse gr. δάρδω, δαρθάνω, lat. dormio.

raphah (coudre, rapiécer, puis : guérir), gr. ῥάπτω, comparez lat. rapio, all. raffen, rupfen etc.

ra'a' (faire du bruit), raa'ζ, raa'sh, gr. ῥοῖζος, ῥόθος, all. rasen, rasseln, rasch, rauschen etc.

enfin :

ravah, (boire avidement), revayah (arrosement), gr. ῥέω, lat. rivus, sanscr. sru (couler).

A coup sûr l'identité des racines appartenant aux deux familles ne saurait être prouvée d'une manière certaine d'après les lois de la grammaire comparée, valables uniquement pour des langues d'un même ordre et pour des grammaires semblables. Toutefois, pour être des onomatopées, ces nombreuses coïncidences ne sont pas moins étranges; car, quoiqu' on dise, les onomatopées n'affectent pas toujours inévitablement dans toutes les langues la même forme et les mêmes sons. Pour ne pas sortir du domaine dans lequel nous nous trouvons, reconnaîtrions-nous le glou-glou de la bouteille dans le bak-bak arabe, ou le taratantara de la tuba latine et de la trompette française dans le hhaζoζrah des Hébreux! Quel rapports trouver entre le kling-klang des Allemands et le mot sémitique ζlaζal, exprimant le son des cloches, le

cliquetis des armes et le battement d'ailes des oiseaux. Nous pourrions multiplier les exemples; car, en réalité, quel est le point où finit l'onomatopée, et où commence la reproduction délicate et intelligente des mille impressions que l'homme reçoit de la nature qui l'entoure?

Or, les mots que les deux familles ont en commun, ne se bornent pas à ces termes, qu' une philosophie tant soit peu aventureuse voudrait nous présenter comme désignant nécessairemant la même chose, et comme pouvant sortir de la bouche de tous les hommes à quelque peuple qu'ils appartiennent, et sous quelque latitude du globe qu'ils habitent. Il en reste un très grand nombre d'autres, que les procédés de l'onomatopée ne sauraient expliquer en aucune façon, et qui nous imposent la conviction, qu' à une certaine époque de l'histoire Sémites et Japhétides ont dû avoir ensemble des rapports intimes et durables. Voici à peu près la liste de ces mots, telle qu'elle a été rédigée par Mr. Renan :

keren (lat. cornu), all. horn, celt. kern.
eretz (all. Erde), pehlvi arta, goth. airtha.
mala (remplir), sanscr. prî, gr. πλεός, πίμπλημι (mieux vaudrait comparer gr. μάλα, μάλιστα).
shalev et shalam = lat. salvus, salus?
aphah = gr. ἕψω, lat. offa.
mas″ac, mas′ag, sanscr. mish, gr. μίσγω, lat. misceo.
mar = lat. amarus, mare.
karac (volumen, idée de rondeur) et cicar pour circar = gr. κίρκος, lat. circus, circa.
s′abahh = gr. σφάσσω, φάσγανον.

Bien moins certains sont les suivants :

hhalak (être poli), galab, galahh = lat. glaber, calvus, gr. γλυκύς (hébr. hhalak, agréable), γλοιός, γλίσχρος; lat. glacies, glisco, gluten; all. glatt, glas, gleissen, glänzen (Mr.

Renan évidemment mêle ici et confond des radicaux tout à fait dissemblables).

hhalab, „pinguis fuit“ = scr. lip, gr. λίπα (l'aspiration initiale étant tombée), λιπάω, λιπαρός, ἀλείφω (?).

coum, gam, a'm (marquant l'idée de réunion) = lat. cum, cumulus, gr. ἅμα, σύν, all. sammt etc. (?)

Mais Mr. Renan en a oublié, et des meilleurs. Nous citerons au hasard :

laaṭ et louṭ, gr. λανθάνω, lat. lateo, scr. luḍ.

or (lumière, de la racine scr. ush brûler, ushas l'aurore), lat. aurora, anc. form. gr. αὔως, d'où ἠώς.

kaph, kaphaph = gr. κάμπω, κάμπτω, κύπτω, κύμβη.

mad, madad (étendre, mesurer), scr. mâ, lat. metior, gr. μέτρον, μήν etc.

mouk (singer), gr. μῶκος, μωκάω, fr. se moquer.

naa (habiter), gr. ναίω, ναός.

no (nier, anéantir), scr. na, lat. ne, non, gr. νή.

noua', gr. νεύω, lat. nuo.

noush (souffrir, être malade), gr. νοσέω.

s''amal (ressembler), s''emel (image), lat. simulo?

s''aman (indiquer), gr. σημαίνω.

a'gab (aimer avec passion), gr. ἀγαπάω.

ṭarad, lat. trudere, all. treten.

agar, gar'ar et gour (réunir), gr. ἀγείρω.

yapha (être beau, briller), gr. φάω, φαίνω, scr. bhâ.

tan, tanan (étendre), scr. tan, gr. τείνω, τανύω, lat. teneo, tendo.

tamah (s'étonner), gr. θάμβω.

shamaṭ (jeter), angl. sax. smittan, lat. mitto.

arar (maudire), gr. ἀράομαι, ἀρά.

shît (placer), scr. sad, lat. sedere, sidere.

paga' (frapper), lat. pango, gr. πήγω, πηγνύω.

patah, patahh, lat. pateo, gr. πετάω etc.
raah, gr. ὁράω.
a'rac (diriger, étendre), all. richten, recken, lat. rego, gr. ὀρέγω.
sacah (couper), sakkin (couteau) lat. seco.
sha'ah (regarder), all. sehen (?), gr. θεάομαι.
par, parar (porter), gr. φέρω, lat. fero; le substantif par, all. farre (boeuf, c'est à dire celui qui porte).
shor, arab. taur (taureau), gr. ταῦρος. scr. sthaura la force)?
shebeṭ (le bâton), gr. σκηπίων, σκῆπτρον etc., lat. scipio, scapus de shabaṭ (appuyer), scr. stabh?[1])
sak (sac), σάκκος, lat. saccus, all. Sack.
pelegesh (concubine), gr. πάλλαξ, lat. pellex.
pered (mulet), all. Pferd (cheval).
o'reb (corbeau), scr. kurava, lat. corvus etc.

Cette liste n'épuise pas tous les termes et toutes les racines que les deux familles de langues possèdent en commun. Mais ceux-là se sont trompés singulièrement, et ont fait prouve d'une inexpérience rare en linguistique, qui ont soutenu, que les plus frappants de ces rapprochements s'observaient parmi les pronoms et les noms de nombre.

Nous avons établi par des recherches particulières[2]), que les langues indo-européennes et les langues sémitiques n'ont en commun qu'un seul nom de nombre, le nombre sept, en hébreu sheba', qui vient très vraisemblablement de la racine shoûb (retourner) et qui signifie la période. On connaît le rôle considérable que le nombre sept joue dans les moeurs, les institutions politiques et religieuses, l'astronomie et la chronologie des Sémites. On peut donc

---

[1]) Benfey, Dictionn. des rac. grecq., tom. I, p. 655.

[2]) V. plus haut le chap. sur les noms de nombre sémitiques.

hardiment affirmer, qu'il leur appartient en propre, et qu'ils l'auront imposé aux Indo-européens moins avancés qu'eux alors dans l'industrie et dans la civilisation. Veut-on avoir une idée de la facilité avec laquelle des homophonies de hasard peuvent induire en erreur un linguiste imprudent? En voici un exemple. On ose comparer :

ehhad au scr. êka (un);
shna[yim] ou tna[yim], au scr. dvi (deux);
shesh au scr. shash (lat. sex).

A cela nous répondrons que le mot hébreu ehhad veut dire : un tranchant, et vient d'une racine qui signifie aiguiser, couper; tandis que shnayim (identique à shinnayim (les dents) — remarquez le duel — veut dire double tranchant. Or, il est probable, que le mot scr. êka se rattache à la racine pronominale i (celui-ci) augmentée du guna, c'est à dire d'un a, et pourvue du suffixe -ka ou bien à l'adj. samas, gr. ὁμός etc. Le nom de nombre dvi est une forme légérement modifiée du pronom de la seconde personne (scr. tu, lat. tu, gr. σύ). D'ailleurs, il existe en scr. un pronom tva qui veut dire réellement l'autre, le second. La forme primitive de shash (six) a été conservée par le zend : ce nom de nombre s'y dit csvas. Or, le mot hébreu correspondant (shesh) est contracté de shedesh ou shadesh, et doit être ramené à une racine qui, à coup sûr, n'a aucun rapport avec celle dont dérive csvas.

Les homophonies qui se rencontrent dans les pronoms nous sont aussi suspectes à plus d'un titre. Souvenons nous d'abord, que dans la plupart des langues les pronoms sont monosyllabiques, et qu'ils sont de tous les mots ceux qui se rapprochent le plus de l'interjection. Dans un très grand nombre de cas on les désigne par une simple voyelle, et Dieu sait avec quelle facilité les voyelles permutent entre elles. Mais, alors même qu'ils renferment une consonne, il faut considérer que la voix humaine ne connaît

que quatre séries de consonnes nettement distinctes : 1. les liquides qui tiennent le milieu entre les consonnes proprement dites et les voyelles; 2. les palatales qui comprennent les gutturales; 3. les dentales dont on ne saurait distraire les linguales, et 4. les labiales. Etant données ces quatre séries et le nombre considérable d'idiomes qui couvrent le globe, il est impossible que plusieurs de ces idiomes, par le pur effet du hasard, ne désignent pas le même pronom à peu près de la même manière. Ainsi, le turc qui est une langue tatare, conjugue sever-im (l'aime), sever-sen (tu aimes) etc.; un idiome africain, celui des Sousou, désigne la première personne au singulier par em, au pluriel par muku (comparez le scr. asmâkam), la deuxième personne au pluriel par vo; le mexicain a pour la première personne les formes ni, nic etc., pour la seconde ti, tic, timo etc. Nous pourrions multiplier les concordances. Dans notre cas spécial il suffit de rappeler, ce que nous avons déjà dit au chapitre précedent, que dans aham, duel âvâm, le radical est évidemment a, et ne semble rien avoir à démêler avec le pronom hébreu de la première personne, ani. C'est tout au plus si l'on peut comparer les formes abrégées nas, gr. νῶϊ, lat. nos, à l'hébreu anoû ou anahhnoû. Il est bien possible, que les premiers Japhétides, lorsqu'ils se sont trouvés en contact avec des Sémites plus policés et plus avancés qu'eux dans les formes du langage, aient pu leur emprunter, en les modifiant, quelques-uns de ces petits mots si commodes, qui rendaient la conversatien plus facile et plus coulante, et qu'ils devaient entendre prononcer à tout moment.

On n'ignore pas, que les Hébreux possèdent en commun avec les Egyptiens le pronom de la première personne, qui chez ceux-ci s'appelle anok, et anohhi chez ceux-là. On en peut dire presque autant de celui de la seconde personne, en hébreu att et atta pour anta, dans le copte

entok, féminin ento. Les deux langues, ainsi que les idiomes indo-européens et d'autres encore, ont donné au t une puissance démonstrative; mais il ne s'ensuit nullement que anta, entok soient identiques aux formes sanscrites tvam, -thas, -tha etc. Le t démonstratif, nous le retrouvons dans le copte à la troisième personne du singulier (masc. entof, fém. entos), et dans les pronoms démonstratifs du sanscrit et des idiomes teutoniques. A cette même personne l'hébreu présente masc. hou, fem. hi. Est-ce bien là le persan o ou le grec ὁ (ἡ, τό)? Et tous les deux ne rappellent-ils pas d'abord le sanscrit sa, sâ, tat, formes qui ne ressemblent guère à hou, hi, et se rapprocheraient plutôt du pronom seh, sôt (celui-ci, celle-ci)? Cessons donc de tourmenter la science au gré de notre caprice, et de faire de la linguistique une alchimie nouvelle, bouleversant tous les éléments et les faisant sortir successivement les unes des autres.

Nous avons dû constater qu'il y a peu de rapports entre les pronoms et les noms de nombre des deux familles, et nous avons déjà signalé ailleurs la différence absolue de leurs systèmes de grammaire. Les termes de parenté, si l'on en excepte âb et êm (quel'on compare assez difficilement à pitṛi et mâtṛi), n'y présentent aucun caractère de ressemblance. La même chose peut se dire des verbes les plus usuels de la vie, tels que : être, vivre, respirer, manger, boire, marcher, faire etc., exprimés différemment par les langues indo-européennes et sémitiques. On ne peut donc pas conclure avec certitude de l'état même le plus ancien dans lequel ces langues nous sont parvenues, que les peuples qui les parlaient ont dû vivre sur le même sol, et former comme une seule nation à l'origine des choses. Si maintenant on considère les termes qui leur appartiennent en commun, nous aurons beau les réduire d'un tiers ou de la moitié si l'on veut, il en restera toujours une phalange assez compacte comme témoignage

d'une fort ancienne cohabitation des Sémites et des Aryas. Mais à quelle époque faut-il reporter ce fait aussi singulier qu' important? Nous l'avons déjà dit, ce n'est pas aux premiers temps; puisqu' alors l'hébreu aurait dû conserver le caractère d'une langue japhétique telle que l'allemand, le grec ou le slave; ou bien le sanscrit et le zend auraient dû se mouler sur le type de l'hébreu ou de l'araméen.

Il faut admettre qu' au moment où les Sémites et les Indo-Européens se rencontrèrent pour la première fois dans les pays qui séparent l'Euphrate et le Tigre de l'Indus, l'élaboration de leurs langues respectives était sortie de sa première phase; mais on ne peut accorder qu'elle fût déjà terminée. Si elle l'avait été, comment supposer que ces peuples aient pu emprunter les uns aux autres des mots aussi importants que terre, taureau, sac, sept, corne, cercle, mêler, porter, frapper etc.? Comment supposer qu'ils aient pu même s'entendre? Car il eût été tout aussi difficile aux Sémites de dégager dans les mots indous d'une longueur souvent si considérable le radical des éléments accessoires qui l'entourent, qu' aux Japhétides de distinguer entre la racine sémitique et ses suffixes, si ces derniers avaient dès lors cessé d'être mots indépendants. Il faut donc supposer que les idiomes des deux familles étaient encore à l'état fusible; et c'est cette circonstance qui nous force de reculer à une très haute antiquite les relations, qui ont existé entre les deux races. Un examen attentif des termes qu'elles se partagent répandra quelques lumières nouvelles sur ces relations, dont-il existe si peu de traces dans l'histoire proprement dite.

Il est remarquable, en effet, qu'un grand nombre de ces termes ne se trouvent pas encore en sanscrit, mais dans des idiomes qui en présentent une forme déjà altérée. Tels sont :

lat. cornu qui en sanscrit se dit çringa.

pehlvi arta (la terre) all. Erde, scr. bhû, bhûmi, mahî etc.

gr. ταῦρος (le taureau) = scr. gô mais sthaura la force.

L'hébreu male peut-être comparé à μάλα, et même si l'on veut à πλέος, πίμπλημι, mais cette racine en sanscrit se dit prî, pur. Il paraît évident que male n'a pu venir directement de prî, ni prî de male.

Réfléchissons au peu de certitude, que présentent d'une part les traditions sémitiques, dès qu'elles s'éloignent de l'Euphrate pour s'égarer davantage à l'Orient; et de l'autre les récits déjà si fabuleux de l'Inde et de la Bactriane, lorsqu'ils portent sur les hommes et les choses de l'Occident et de l'Indus, — et nous pourrons conclure, que ce ne sont pas les Aryas proprement dits, mais que ce sont les antiques Pélasges, les Germains (arta, herd, hébr. eretz) et peut-être même les Celtes, qui dans leurs migrations et leur marche incessante vers les pays de l'Ouest auront heurté les Sémites établis autour des sources de l'Euphrate ou au pied du Caucase. Et qui sait, peut-être que le déluge lui-même à été l'occasion du rapprochement et de l'intercourse fréquent et prolongé des deux races.

Nous n'ignorons pas, que bon nombre de linguistes célèbres de l'Allemagne (Lepsius, Max Müller, Ewald, Ernst Meier etc.), vont beaucoup plus loin que nous. Après avoir établi la liste des racines monosyllabiques et autres, communes au sanscrit et à l'hébreu, ils s'efforcent aussi d'établir l'identité primordiale des deux langues, et par conséquent l'identité des deux races qui les parlaient. Nous ne combattrons pas ces tentatives; mais nous y voyons des hypothèses trop hasardeuses, pour que la science puisse y souscrire sans réserve. Personne, sans doute, n'a le droit de nier, que le lendemain de la création Aryas et Sémites aient pu vivre ensemble et s'entendre à l'aide de ce langage tout-à-fait rudimentaire, qui fut nécessaire-

ment celui des premiers hommes. Il n'est pas impossible non plus, qu'une race privilégiée ait gardé un souvenir de ces premiers jours de l'humanité. Seulement la science est hors d'état de contrôler ces faits, soit pour les nier, soit pour les affirmer; et les derniers et les plus douteux résultats auxquels elle peut atteindre, sont séparés des points les plus rapprochés de la tradition religieuse, par un abîme, qui probablement ne sera jamais comblé.

## 4. Renseignements fournis par les mots désignant le chiffre mille sur les débuts de la civilisation japhétique.

Nous avons signalé la concordance singulière des noms de nombre dans tous les idiomes japhétiques; mais nous avons reconnu aussi, que cette concordance s'arrêtait au nombre mille. Ici chaque langue a suivi une voie différente. Nous avons essayé de retrouver la pensée primitive des hommes, placés pour la première fois en face de l'idée de la multitude, et obligés de l'exprimer. En nous aidant de nombreux exemples tirés d'autres idiomes du globe que ceux qui nous intéressent plus particulièrement, nous croyons être arrivé assez près de la vérité, à laquelle en matière d'étymologie il est souvent si difficile de donner une précision algébrique. Si l'on admet les explications de sahasra, *χίλιοι*, mille proposées par nous, peut-être nous fourniront-elles le moyen de faire pénétrer un faible rayon de lumière dans des époques qui paraissent jusqu'à présent closes par d'épaisses ténèbres.

Il nous est permis d'affirmer que tous les noms de nombre étant communs a tous les idiomes japhétiques, et le nombre mille seul ne l'étant pas, les populations qui les parlaient ne savaient pas compter jusque-là. Nous ne prétendons pas dire, qu'elles ne se soient pas efforcées tout d'abord de rendre comme elles pouvaient, l'idée de la foule,

de la multitude; ce que nous soutenons, c'est que la numération proprement dite n'a pu atteindre le chiffre mille, avant que les migrations aient scindé en plusieurs branches la grande unité de la race. Les mots sahasra, *χίλιοι*, mille, dans lesquels ne se montre pas la moindre trace du système décimal, semblent ainsi que le sémitique eleph, avoir indiqué d'abord le grand nombre, et n'avoir pris un sens précis que plus tard. Il ne faudrait pas conclure de ce que les Goths et les Slaves se servent pour désigner le chiffre 1000 d'un dérivé de dix, que ces peuples eussent devancé les autres nations indo-européennes. Tout au contraire, leur système numérique ne paraît s'être complété que beaucoup plus tard, lorsque l'esprit d'abstraction commençait à prédominer dans le génie de la race et dans les différentes idiomes, qu'elle parlait et qu'elle parle encore.

Nous tirons de la numération si bornée des premiers Indo-Européens cette autre conclusion, qu'à l'époque de la dernière grande migration se dirigeant vers l'Ouest lointain, le „far west" du temps, il y n'avait chez eux que peu ou point de centres de population atteignant ou dépassant le chiffre de mille âmes. Ceci n'a rien d'étonnant, lorsqu'on songe au genre de vie que menaient les premiers hommes. Chasseurs d'abord et nomades ensuite, une trop grande agglomération les aurait empêchés de trouver des ressources suffisantes pour vivre, eux et leurs troupeaux. Les réunions de mille ont dû être rares aussi chez les Sémites, puisque eleph est un collectif désignant un grand nombre de bestiaux. En effet c'étaient eux surtout, qui faisaient nombre dans les familles de ces patriarches, dont tous les sujets se composaient de leurs femmes, de leurs enfans, et de leurs serviteurs. On avait pour les animaux domestiques la même tendresse, qu'on pourrait avoir pour des amis, et c'est l'intimité dans laquelle l'homme des premiers âges vivait avec eux, et vivent encore aujourdhui les Bédouins et les populations pauvres de quelques pays

civilisés, qui explique comme nous l'avons dit plus haut, les significations différentes attribuées aux mots eleph et alouph (famille, chef de tribu, confident, ami etc.). Le mot sahasra (grande quantité de lait caillé) nous reporte aussi à une époque où l'élève du bétail était l'occupation principale des Indous primitifs, dont les Védas nous retracent parfaitement les coutumes et les moeurs patriarcales. Ce mot sahasra est commun au sanscrit et au zend; d'où il suit avec certitude, que les dernières migrations des Grecs vers l'Ouest ont été antérieures à l'évènement important, de quelque nature qu'il ait été, qui partagea en deux la race japhétique proprement dite. La dernière troupe des Pélages, qui se détacha du centre commun, pour marcher sur les traces de ses devanciers, n'aurait-elle pas été celle de ces Ioniens, dont l'Orient entier a gardé si bonne mémoire, puisqu'il leur a laissé leur nom primitif de Yavanas, les Jeunes, nom connu déjà à l'auteur de la Génèse. Que ce nom ait été appliqué par extension à bien des peuples, auxquels il n'appartenait pas, peu importe. Il suffit que les Joniens (*Ἰάονες, Ἴωνες*) aient continué à se l'appliquer dans des temps postérieurs, où ils ne le comprenaient plus, pour que sa haute et vénérable antiquité soit prouvée par là. Ce nom leur venait des Indous, puisqu'il est du sanscrit pur, et que le mot a disparu complètement de la langue grecque, pour se retrouver en latin sous la forme peu altérée de juvenis. Quel sens ce nom avait-il dans la bouche des Indous? Il serait difficile de le dire au juste[1]). Il est probable toute-

[1]) On sait que les Indous désignaient par Yavanas non pas précisément les Grecs, mais les peuples de l'Occident en général, qu'ils se plaisaient à régarder comme des tribus guerrières dégénérées c. à d. soustraites aux lois du brahmanisme. C'est pourquoi Pictet dans sa paléontologie du langage des Aryas fait venir Yavanas du verbe yavay repousser, en traduisant : défenseurs. Il compare le gr.

fois, qu'à une époque de disette générale ou encore d'une gêne quelconque produite par des populations relativement trop agglomérées, la partie la plus vigoureuse et la plus entreprenante de la jeunesse ait reçu l'ordre de chercher d'autres pâturages, d'autres sources, une autre patrie enfin. Comme les émigrants avançaient probablement vers l'Ouest avec une lenteur extrême, ils pouvaient rester longtemps en communication avec la mère-patrie, qui leur avait donné au départ et leur laissa le nom de Jeunes, qu'ils méritèrent depuis, en le portant avec tant d'honneur, et que consacra la postérité en y rattachant ses plus chers souvenirs de poésie, de beauté et de génie.

Puisque la race japhétique pendant un laps de temps fort considérable ne nous présente nulle part un centre atteignant ou dépassant de beaucoup le chiffre de 1000 âmes, les colonnes qui dirigèrent leur marche vers l'Ouest, devaient être aussi peu nombreuses. A l'origine des choses et dans l'absence de toutes les industries, un groupe d'hommes même peu nombreux ne trouvait pas de quoi vivre pendant longtemps dans un espace trop limité. Plusieurs colonnes se suivaient sans doute à la distance d'une ou de plusieurs journées. Mais nous demandera-t-on, comment ces faibles bandes ont-elles pu se frayer un chemin à travers des pays de plusieurs centaines de lieues d'étendue, pour arriver saines et sauves et s'implanter dans les contrées les plus heureuses de la terre, vers lesquelles les attirait la douceur du climat, et pour ainsi dire le flair infaillible d'un instinct, que la raison n'avait pas encore éclairé, et qu'elle n'avait pu dérouter encore? Evidemment la terre ressemblait encore un peu à la description qu'en

---

*ἰάομαι*, guérir (c. à d. éloigner, combattre la maladie) et même le lat. juvare. Ces observations sont loin de détruire notre manière de voir.

trace la Genèse, avant la création de l'homme. Elle était tohou vabohou; on y rencontrait entre les deux continents de l'Europe et de l'Asié une vaste solitude peuplée ici et là par des tribus éparses de Scythes, de Sarmates, de Tatares. Ces tribus offrirent assurément peu de résistance, et en tout cas il était facile alors d'en éviter l'approche, vu leur petit nombre. Les Pélasges paraissent avoir suivi le cours du soleil dans leurs pérégrinations, et avoir imité en cela les plus anciens émigrants de l'Orient, les Celtes. Mais plus circonspects qu'eux, ils cotoyèrent les bords de la mer Caspienne, de la mer d'Azow et de la mer Noire. C'est là qu'ils traversèrent, qu'ils habitèrent longtemps sans doute ces steppes sans bornes et sans horizon, couvertes d'une verdure stérile, qui pourrait bien avoir donné son nom à l'immensité, au grand nombre : *χίλιοι*. C'est là qu'ils laissèrent en arrière quelques tribus plus paresseuses ou plus faciles à satisfaire, et qui continuèrent les traditions ariennes au milieu des Sarmates. Au moins Hérodote nous assure-t-il avoir trouvé dans ces pays barbares des Pélasges parlant un grec à peine intelligible. Dans ces vastes plaines il a pu arriver à différentes bandes de se réunir à cause de la facilité du terrain, ou de se masser pour se défendre contre les attaques de la cavalerie scythique. C'est là peut-être que la necessité d'une numération plus étendue s'est fait sentir à eux pour la première fois.

Mais cette explication ne suffit plus, lorsqu'on songe au terme latin mille. Il appartient certainement ainsi que multum à une civilisation plus avancée, à une population sédentaire, qui a remplacé la vie demi-sauvage du chasseur et du nomade par un domicile stable et la culture du sol. Les Pélasges italiens ont donc pu pénétrer dans la Péninsule sans autre inconvénient que celui d'un voyage long et pénible à travers des terrains incultes et

des forêts vierges, sans être molestés ou au moins sans être accablés par des ennemis bien supérieurs en nombre. Oui, il ne serait pas impossible qu'ils eussent pu y pénétrer, sans se masser, sans se compter, sans changer en route leur manière de vivre. Cette route a dû être un peu différente de celle des autres Pélasges. Mais leur marche ne paraît avoir été ni fréquemment interrompue, ni gravement retardée. Car enfin si les Pélasges s'étaient arrêtés quelque part, pour fonder un établissement et pour s'y livrer à l'agriculture, quelque vague tradition nous en serait parvenue, quelque trace en serait restée dans les lieux mêmes, quelque groupe moins aventureux s'y serait fixé à tout jamais. Mais non, il n'en fut pas ainsi!

Chose étrange, et curieux spectacle! De petites bandes aventureuses parcourent pleines d'étonnement l'Asie et l'Europe, et dans leurs courses vagabondes elles ne rencontrent d'autres ennemis que les difficultés du sol, les rigueurs du climat et les bêtes féroces bien plus nombreuses alors qu' aujourdhui. Avec des yeux d'enfants, avec la fraîcheur de leurs sens si jeunes, ils contemplent les merveilles d'une nature, qui semblait naître pour eux; ils voyagent, comparent, hésitent et choisissent enfin leur séjour de prédilection, comme feraient de l'emplacement de leur nid des oiseaux de passage. Ce sont pourtant ces tribus si faibles, qu'un instinct secret poussait à aller à la recherche de leurs propres destinées, qui ont donné naissance à cette population de l'Europe aujourd'hui si prodigieuse, et à sa civilisation plus prodigieuse encore. Ce serait à ne pas y croire, si des faits plus connus et plus récents ne venaient expliquer et corroborer nos vues. A la suite des Phéniciens, dont sous beaucoup de rapports ils furent les disciples, les Grecs visitent toutes les côtes de la Méditerranée; ils y sèment de nombreuses colonies. Des poignées d'aventuriers, jetées sur les plages de la Sicile, de la Grande

Grèce, de la France, y fondent des villages, que quelques générations transforment en grandes et puissantes cités. Ces pays leur apparaissent comme un monde nouveau, qui en leur montrant d'autres horizons, une nature et un ciel autres que ceux qu'ils venaient de quitter, élargissent en même temps l'horizon de leur vue et de leur intellect, stimulent leur esprit d'entreprise, décuplent les facultés de leur âme, et font mûrir ce génie créateur, qui distingue les Grecs entre toutes les nations. Et quand il y a seulement trois siècles quelques familles puritaines exilées de l'Angleterre abordèrent aux côtes de Labrador, du Canada, de Delaware, de Virginia, pour y occuper quelques points imperceptibles, ne devaient-ils pas éprouver en présence de cette nature vierge, de ces forêts et de ces solitudes immenses, des sensations semblables à celles des premiers Grecs d'Acragas et de Massalia, à celles des Pélasges de la mer Égée et de la mer Adriatique? N'ont-ils pas comme eux fini par refouler les populations indigènes sauvages et incapables d'arrêter leur progrès, n'ont-ils pas disputé le terrain à la barbarie inféconde, fondé comme eux des vastes états, et donné naissance à cette république-empire, dans laquelle on croyait voir il y a peu de temps encore l'honneur et peut-être l'avenir du monde?

Certainement, nous voilà bien loin des noms de nombre. Ce sont eux pourtant, qui après nous avoir mené par le chemin détourné de la linguistique, nous ont ouvert ces perspectives nouvelles. C'est qu'il n'y a pas de détail sans portée dans la science, et le plus petit sentier peut conduire dans ses profondeurs. Nous savions bien, que l'Egypte était le foyer d'une civilisation précoce, le berceau d'un peuple industrieux, intelligent et moral, quand tout le reste du globe était plongé dans des ténèbres épaisses. Nous savions, qu'à peu près mille ans plus tard seulement la Chine à son tour s'était dégagée lentement du chaos, peut-être

au moment, où Babel étalait déjà son antique splendeur. Mais ce seront les nombres qui nous auront prouvé, ce que l'histoire pouvait tout au plus nous faire deviner : que des deux grandes races, qui ont fait la force, la gloire et le bonheur de l'humanité, la race japhétique est celle sans doute qui depuis trois siècles semble avoir obtenu d'une manière définitive la primauté — ce qui doit d'autant moins étonner, qu'elle est dix fois plus nombreuse que sa rivale; — mais c'est elle aussi qui a eu, et nous n'en exceptons pas le grand pays des Brahmanes, le développement le plus lent et le plus pénible, les commencements les plus humbles et les plus incertains.

# Erreurs.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Page 36 | ligne 23 | lisez : | grammaire | au lieu de : | Grammaire. |
| „ 38 | „ 10 | „ | trydessimti | „ „ „ | trydissemti. |
| „ 40 | „ 14 | „ | κατον, | „ „ „ | κατόν. |
| „ 40 | „ 15 | „ | ἑκατόν | „ „ „ | ἑκατον. |
| „ 43 | „ 9 | „ | s″abab | „ „ „ | sabab. |
| „ 43 | „ 12 | „ | lettre | „ „ „ | consonne. |
| „ 43 | „ 15 | „ | lettre | „ „ „ | consonne. |
| „ 46 | „ 4 | „ | fermer | „ „ „ | ferme. |
| „ 47 | „ 34 | „ | shorer | „ „ „ | schorer. |
| „ 49 | „ 6 | „ | shentayim | „ „ „ | shnatayim. |
| „ 58 | „ 4 | (dans la note) | Kashna | „ „ „ | Kaschna. |
| „ 59 | „ 3 | „ | a'yin | „ „ „ | ajin. |
| „ 67 | „ 12 | „ | bhûri | „ „ „ | bûri. |
| „ 67 | „ 18 | „ | ξένος | „ „ „ | ξενός. |
| „ 67 | „ 18 | „ | κεῖνος | „ „ „ | κεινος. |
| „ 68 | „ 1 | „ | que | „ „ „ | qui. |
| „ 70 | „ 13 | „ | analogies | „ „ „ | analogiees. |
| „ 71 | „ 4 | „ | „qu'une | „ „ „ | „une. |
| „ 71 | „ 34 | „ | angl. | „ „ „ | a. |
| „ 72 | „ 1 | „ | la mer | „ „ „ | lamer. |
| „ 72 | „ 26 | „ | par | „ „ „ | pas. |
| „ 73 | „ 28 | „ | mêlât | „ „ „ | mêlat. |
| „ 73 | „ 28 | „ | de | „ „ „ | des |
| „ 74 | „ 19 | „ | arabisante | „ „ „ | arabïsante. |
| „ 74 | „ 26 | „ | et | „ „ „ | mais. |
| „ 75 | „ 2 | „ | vît | „ „ „ | vit. |
| „ 76 | „ 31 | „ | famille | „ „ „ | familles. |
| „ 77 | „ 3 | „ | tels | „ „ „ | telles. |

„ 80 „ 2 „ signifiant : le suivant, la liaison? — probablement un mot sémitique, au lieu de : désigne par : (d'origine sémitique, ou bien le suivant, la liaison?)

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Page 80 | ligne 23 | lisez : | peine à | au lieu de : | peine. |
| „ 91 | „ 9 | „ | ζahhak | „ „ „ | ζaahhak. |
| „ 92 | „ 21 | „ | πλέος | „ „ „ | πλεος. |

# Omissions.

Page 47 ligne 18 ajoutez : On peut comparer pour le sens le lat. custodire, composé de audire et de cust —, qui se rattache au gr. κεύθειν cacher. C'est ainsi que lat. aus — cultare (composé de aus crétois αὖς, et √ cal, cul) paraît avoir signifié d'abord : cacher l'oreille.

Page 94 après ligne 18 ajoutez : bo (venir) gr. βάω, βιβάζω.

---

Imprimerie de Guillaume Keller à Giefsen.

